

*25 novembre 2020*

— Il n'a jamais été question de la femme ! aboya une voix furieuse. C'est lui que nous voulions, uniquement lui ! Qu'est-ce que vous voulez que je fasse d'elle, maintenant ?

Melissa tendit l'oreille, mais elle ne réussit pas à percevoir la réponse. Seul un murmure inaudible lui parvint. Cela faisait peut-être un quart d'heure, maintenant, que le véhicule s'était immobilisé. Ils étaient là, tous les deux, allongés sur le sol inconfortable de cette camionnette, ignorant le sort qui allait leur être réservé. Le bâillon enfoncé dans sa bouche et la cagoule malodorante qui lui recouvrait la tête lui donnaient des haut-le-cœur. Les liens qui retenaient ses poignets et ses chevilles commençaient à lui cisailer la peau.

Elle réussit à ramper pour se rapprocher de son compagnon d'infortune. Elle s'empara de ses mains qu'elle serra avec force. Une profonde angoisse l'envahit devant son absence totale de réaction. Elle essaya de le secouer mais dut se rendre à l'évidence. Il ne bougeait plus, comme s'il n'avait même plus conscience de sa présence. Elle aurait voulu le serrer très fort dans ses bras, mais c'était impossible. Des larmes se formèrent au coin de ses yeux. Elle l'aimait. Jamais elle ne pourrait vivre sans lui. Pourquoi lui avait-il fallu tant de temps pour s'en rendre compte ?

Elle sursauta en entendant le bruit des portières qui s'ouvraient et des bras vigoureux s'emparèrent d'elle pour l'extirper du véhicule. Elle se débattit autant que possible. L'idée même d'être séparée de lui était inconcevable. Mais toute tentative de résistance était vouée à l'échec. Les liens qui entravaient ses membres rendaient sa défense totalement inefficace. Portée sans ménagement, elle perçut des bruits de portes qui claquaient, des pas qui résonnaient dans de longs couloirs, la sensation d'un ascenseur qui descendait... Elle n'avait aucune idée de l'endroit où ils se trouvaient. Pour finir, elle fut déposée brutalement sur un matelas tandis qu'une lame acérée tranchait ses liens. Ses mains à peine libérées, elle arracha sa cagoule

et son bâillon puis avala goulûment quelques bouffées d'air au moment où ses ravisseurs quittaient la pièce. Le dé clic d'une porte qui se verrouillait résonna dans ses oreilles.

Tout ceci n'était qu'un horrible rêve, comme ceux qui avaient hanté ses nuits durant de si longues années. Elle allait ouvrir les yeux et se retrouver dans son lit, Mikael à ses côtés. Il allait la prendre dans ses bras et lui murmurer de douces paroles réconfortantes, jusqu'à ce qu'elle finisse par s'endormir à nouveau.

Le temps passait et l'évidence commença à s'imposer lentement dans son esprit. Elle ne dormait pas et il n'y avait pas de réveil possible. Elle était seule, enfermée dans une pièce inconnue, comme cela s'était déjà produit huit ans auparavant. Toutes ces images qu'elle avait mises tant de temps à oublier déferlèrent comme une énorme vague. La vue de ces quatre murs et de cette porte verrouillée réveillait en elle des souvenirs qu'elle avait cru enfouis à jamais.

Elle eut soudain l'impression que tout lui échappait. Elle se sentit la proie d'une violente nausée et eut à peine le temps d'atteindre la cuvette des W.-C. qui occupaient l'un des angles de la pièce avant de se mettre à vomir. Elle se traîna à nouveau jusqu'à son lit et s'allongea péniblement. Ses maux de tête devenaient intolérables. Elle ne comprenait pas ce qui était en train de se passer. Elle n'arrivait plus à définir les limites entre le rêve et la réalité. Peut-être, en fin de compte, ces huit années n'avaient jamais existé. Une chimère créée de toutes pièces par son esprit en pleine confusion. La porte allait s'ouvrir pour laisser apparaître la silhouette de Charles de Rivera. Tout allait recommencer. Elle était de retour dans son pire cauchemar.

# **PREMIÈRE PARTIE**



# 1

## 8 ans plus tôt

— *Je suis ravi de vous accueillir enfin parmi nous, Mlle Granger... Je dois avouer que du jour où j'ai découvert votre existence, je n'ai eu qu'une envie : percer ce mystère, découvrir qui se cachait derrière ce personnage insaisissable, celui qui semblait prendre un malin plaisir à me mettre des bâtons dans les roues...*

*Melissa n'arrivait pas à détacher son regard de l'homme qui se tenait debout dans la pièce, un sourire malveillant sur son visage. Charles de Rivera dégageait un magnétisme tel qu'elle ne pouvait résister à son emprise. Il était encore pire que ce qu'elle avait imaginé. Il prit une chaise et s'assit à côté d'elle avant de continuer d'une voix douceuse.*

— *Le monde de l'au-delà offre des possibilités infinies, n'est-ce pas ? Peu d'êtres vivants connaissent sa réalité. Et ils sont encore moins nombreux, ceux qui arrivent à s'y promener sans s'y perdre définitivement... Personnellement, il m'a fallu des années pour atteindre mon objectif. Loin de moi l'idée de mourir ! J'ai encore trop de choses à réaliser sur cette terre avant de tirer ma révérence. Alors il me fallait un guide, quelqu'un qui puisse m'y emmener et me ramener sans le moindre risque. Et j'ai fini par comprendre que la souffrance des autres était la solution. L'esprit humain possède ses propres limites. Lorsque la douleur devient réellement intolérable, il n'a d'autre solution que d'abandonner momentanément ce corps hostile pour trouver quelque réconfort dans un monde qui lui est normalement inaccessible. Il ne me restait plus alors qu'à suivre la voie tracée. Toutefois et pour des raisons qu'il n'est guère utile d'exposer, mes guides ne résistaient jamais très longtemps à ce traitement. Il y a toujours un moment où l'esprit préfère quitter définitivement le monde des vivants. J'en ai usé plus d'un...*

*Heureusement, je n'ai jamais eu réellement de difficultés pour leur trouver des remplaçants.*

*Il laissa échapper un rire sardonique et Melissa ne put s'empêcher de frissonner. Combien de personnes avait-il fait mourir dans d'atroces souffrances pour arriver à ses fins...*

*— Toujours est-il que la première fois où j'ai perçu votre présence, dans ce monde réservé à nos chers défunts, j'ai immédiatement réalisé que vous étiez comme moi. Un simple visiteur, un être bien vivant. Vous imaginez sans peine quelle a pu être ma surprise... Surtout quand il m'est apparu que vous n'aviez pas besoin de faire appel à des aides extérieures pour trouver la voie. Vous aviez construit votre propre chemin, afin de pouvoir vous y rendre lorsque vous en éprouviez l'envie. J'ai été extrêmement admiratif et je n'ai eu de cesse de comprendre comment vous procédiez. Maintenant que vous êtes ici avec moi, je vais enfin obtenir la réponse à toutes ces questions...*

*Elle sentit une onde malveillante s'insinuer dans son esprit. Charles de Rivera possédait un pouvoir redoutable. Il ne se contentait pas de lire les pensées d'autrui, il prenait totalement le contrôle de sa proie. Avant de le rencontrer, jamais elle n'aurait cru ça possible. Elle rassembla toutes ses forces pour combattre cette intrusion. Elle ne devait pas le laisser découvrir ce qu'il cherchait. Elle ne devait pas lui montrer le chemin qui menait à Thomas. Elle ne devait pas lui révéler ses sentiments pour Mikael, car une fois qu'il aurait pris possession de ses pensées, plus personne ne serait à l'abri. Cet homme représenterait un danger pour toutes les personnes dont elle était proche, elle le savait.*

*— Vous possédez une force surprenante, Mlle Granger, reprit l'homme avec une pointe d'admiration. Je vais sans doute être obligé d'utiliser d'autres méthodes, plus traditionnelles...*

*Il revint quelques instants plus tard muni d'une seringue remplie d'un liquide jaunâtre. Elle le regarda, impuissante, tandis qu'il plantait la large aiguille dans son bras. Une immense douleur la submergea lorsque le produit commença à se distiller dans ses veines. Elle sentit ses forces la quitter, son esprit se liquéfier.*

*Résister. Cacher tout ce qui pourrait lui permettre de leur nuire. Elle s'accrocha à cette idée avec l'énergie du désespoir.*

Melissa ouvrit brutalement les yeux. Allongée dans son lit, elle était en nage mais ne pouvait s'empêcher de grelotter. Tout ceci n'était qu'un rêve. Charles de Rivera était mort. Le Cercle Manteia était brisé. Ce dangereux psychopathe avait voulu utiliser la puissance de l'au-delà pour asseoir son pouvoir dominateur. Ses talents étaient réels et immensément dangereux. Mais il avait sous-estimé les êtres qui peuplaient ce monde et le piège s'était refermé sur lui. Désormais, il ne pourrait plus nuire à quiconque. Il ne pourrait plus jamais l'atteindre. Sauf peut-être par le biais de ces horribles cauchemars, dont elle n'était pas sûre de pouvoir se débarrasser un jour.

Elle posa un regard empreint de tristesse sur les murs blancs de sa chambre d'hôpital. Aurait-elle accepté de revenir dans le monde des vivants si elle avait su combien ce retour serait difficile ? Parfois, elle se posait encore la question. Pendant six mois, elle avait trouvé refuge auprès de Thomas, là où la souffrance n'existait plus. Profitant seulement d'un amour rendu impossible par un destin qui les avait séparés bien trop tôt. Elle aurait pu y rester jusqu'à la fin des temps, laissant son corps inhabité finir tranquillement sa vie, immobile, dans un lit d'hôpital. Toutefois, elle avait fini par comprendre que son destin n'était pas là. Thomas était mort, mais elle était toujours vivante, enfin presque. Il existait encore au fond d'elle une petite étincelle de vie, un désir de ne pas renoncer totalement. Quelqu'un l'attendait dans le monde des vivants et elle avait été émue par sa patience inébranlable. Mikael. Alors elle avait décidé de revenir. Il était temps de reprendre le cours de sa vie. Un nouveau départ.

Ce qu'elle n'avait pas réalisé, c'est que six mois passés dans un profond coma ne pouvaient s'effacer d'un coup de baguette magique. Le temps qui s'était écoulé avait permis à ses blessures de cicatriser, mais il avait eu d'autres conséquences. Son corps amaigri par cette longue période d'immobilité avait tout oublié. Il ne lui obéissait plus. Elle avait dû tout réapprendre comme un enfant qui venait au monde et aujourd'hui encore, elle ignorait si elle allait pouvoir marcher à nouveau. Pourtant, Mikael ne l'avait jamais abandonnée. Mais elle n'était pas sûre de vouloir s'attacher à lui, comme un boulet qui l'empêcherait de vivre pleinement sa vie.

— Melissa, tu m'écoutes ?

La kinésithérapeute qui s'occupait de Melissa, une jeune femme dynamique et toujours souriante, n'était guère plus âgée qu'elle. Les séances de rééducation interminables leur avaient amplement laissé le temps de faire connaissance et de sympathiser.

— J'ai rencontré Mikael hier en partant, reprit-elle. Vraiment très sympathique et plutôt beau garçon ! Quelle chanceuse... Si un jour la place est libre, n'hésite pas à me le dire, je me porterai volontiers candidate, ajouta-t-elle avec un petit rire. Mais bon, je crois que ce n'est pas d'actualité, alors profite-en. Tout ça pour dire qu'on a discuté pendant un certain temps...

Tout en l'aidant à s'installer dans le fauteuil roulant pour regagner sa chambre, elle poursuivit ses propos.

— Tu sais que tu pourrais obtenir des autorisations de sortie pour le week-end, maintenant ? Il semble tout à fait d'accord pour t'accueillir chez lui et je suis persuadée qu'il serait capable de prendre soin de toi. À mon avis, cela vous ferait beaucoup de bien à tous les deux.

— C'est peut-être un peu tôt. Je ne suis pas sûre d'être vraiment prête pour envisager de sortir, ne serait-ce que le week-end...

— Il va falloir que tu affrontes à nouveau le monde extérieur, Melissa. Je t'aime beaucoup, mais je serai personnellement ravie de te voir quitter cet endroit. C'est un bon moyen pour commencer...

Melissa resta silencieuse. Elle savait que ce jour devrait arriver, mais elle le redoutait de plus en plus.

## 2

Un large sourire éclairait le visage de Mikael lorsqu'il se présenta au centre de rééducation, ce matin-là. Il donna un coup de main à Melissa pour préparer son sac, puis ils quittèrent tranquillement le bâtiment et se dirigèrent vers le parking. Il l'aida à s'installer confortablement dans sa voiture, avant de démarrer et de s'engager sur les petites routes de campagne qui leur permettraient de rejoindre l'autoroute.

Melissa resta silencieuse, contemplant par la fenêtre les paysages qui défilaient en écoutant la radio. Cela faisait tellement longtemps qu'elle n'avait pas vu autre chose que le parc qui s'étendait autour du centre... Elle sentait parfois le regard pensif de Mikael se poser sur elle. Ils atteignirent enfin l'autoroute et ce dernier finit par s'arrêter sur le parking d'une station-service. Il coupa le moteur, restant quelques instants à la dévisager.

— Qu'est-ce qui ne va pas Melissa ? Tu n'as pas envie de venir à Paris ? Tu préfères rester là-bas ?

— Excuse-moi... Je suis en train de tout gâcher...

— Ne dis pas ça. Je me réjouis de pouvoir passer ces deux jours avec toi, c'est vrai. Toutefois, si ce n'est pas ton cas, si tu ne souhaites pas venir, je ne t'en voudrai pas. Il n'est pas trop tard, on peut faire demi-tour. Mais j'aimerais seulement comprendre...

Elle hésita quelques instants, cherchant ses mots.

— Je suis incapable de faire quoi que ce soit sans quelqu'un à mes côtés. Au centre, c'est une situation normale, je ne suis pas la seule dans ce cas-là. Je m'y sens... en sécurité. Il y a des gens qui m'aident. C'est leur travail, ils sont payés pour ça.

— Et tu as peur que je ne sois pas en mesure de faire de même ?

— Non, ce n'est pas ça...

— C'est le fait d'être obligée de demander de l'aide, à un « étranger » comme moi, qui te gêne ?

Elle se contenta d'un vague signe d'assentiment avant de détourner le regard.

— Il n'y a aucune honte à avoir besoin d'aide, Melissa...

— Regarde-moi, Mikael : j'arrive à peine à faire trois pas avec les béquilles. Je ne peux pas me laver ou m'habiller seule. Aujourd'hui, je ne suis pas certaine de pouvoir un jour marcher à nouveau. As-tu vraiment envie de vivre avec ça ?

Il secoua la tête en la dévisageant.

— Non, je n'ai pas envie de vivre avec ça...

Elle baissa la tête, mais il s'empara de son visage, l'obligeant à soutenir son regard tandis qu'il poursuivait sa phrase.

— Je n'ai pas envie de vivre avec « ça », Melissa. J'ai envie de vivre avec toi, tout simplement. Le reste n'a pas d'importance. Je suis convaincu que tu vas y arriver, que tu abandonneras un jour ce fauteuil roulant. Mais quand bien même cela ne serait pas le cas, ce n'est pas grave. Je suis prêt à faire avec. Je t'ai attendue tellement longtemps... continua-il d'une voix douce. À un moment, j'ai vraiment cru que je t'avais définitivement perdue. Aujourd'hui, tu es revenue parmi nous : ne compte pas sur moi pour te laisser tomber à nouveau. Mais tu es libre, ce sera à toi de décider ce que tu veux faire de ta vie. La seule chose que je te demande, c'est de ne pas chercher à savoir ce qui est le mieux pour moi, cette fois. Je suis assez grand pour prendre mes propres décisions.

Il lui caressa délicatement la joue avant de reprendre.

— Je t'aime à un point que tu ne peux même pas imaginer... J'ai envie de te prendre dans mes bras à nouveau. J'ai envie de toi. Mais pour une relation comme celle-là, je suis conscient que tu n'es pas forcément prête. J'attendrai le temps qu'il faudra. Jamais je ne te forcerai à quoi que ce soit. Ce sera à toi de me dire si ce moment vient un jour. Je sais être très patient...

Elle resta longtemps silencieuse, les yeux perdus dans le vague. Elle avait envie de croire à leur histoire, mais tant de choses risquaient de les séparer. Mikael finit par reprendre la parole.

— Depuis ton réveil, on n'a jamais parlé de ce qui s'était passé, de ce que tu as vécu, de Thomas... J'ignore si tu le voudras un jour, mais ce n'est pas une priorité. Je voulais juste te dire que Thomas

était quelqu'un de bien, j'en suis certain. J'ai apprécié son aide et sa confiance. Il t'a toujours aimée et il voulait que tu sois heureuse. Lui semblait persuadé que nous pourrions l'être ensemble. J'espère seulement qu'un jour, tu en seras convaincue également...

Elle laissa échapper un sourire un peu triste. Oui, Thomas en était persuadé. Il n'y avait jamais eu de hasard dans leur rencontre. C'est lui qui avait décidé de mettre Mikael sur son chemin. À son décès, Thomas était devenu un Gardien. Ces êtres situés à la frontière entre deux mondes, déjà morts mais qui n'avaient pas encore renoncé totalement au monde des vivants. Leur rôle consistait à garder un œil attentif sur les événements, voire à intervenir dans des cas extrêmes. Un statut qui lui offrait certains avantages et notamment de préserver un lien avec la personne qu'il avait aimée. Désormais, ce lien était rompu. Thomas était parti dans une autre sphère, bien trop éloignée. Jamais plus elle ne pourrait avoir le moindre contact avec lui.

— Regarde-moi, Melissa, reprit Mikael. Prends le temps qu'il te faut. Tu verras que je dis la vérité. Je sais ce que tu es capable de faire...

Elle le regarda avec une légère surprise. Jamais elle n'en avait parlé. Seul Thomas avait pu lui expliquer la nature de cette curieuse faculté qu'elle avait ramenée avec elle, après ces longs mois passés en sa compagnie. Elle finit par secouer lentement la tête.

— Pourquoi refuses-tu ?

— Je ne veux pas. Ce n'est pas un don, Mikael, c'est une abomination. Regarde ce que Charles de Rivera en a fait... S'introduire dans l'esprit de quelqu'un, c'est comme lui voler ses pensées. Chacun a le droit de préserver ses sentiments.

— C'était un monstre, assoiffé de pouvoir. Tu n'es pas comme lui et tu ne le seras jamais. Cela peut être un don si tu l'utilises à bon escient. Aujourd'hui, c'est moi qui te le demande. Fais-le. Fais-moi confiance...

Melissa finit par céder et ce qu'elle lut dans les yeux de Mikael l'émut au plus haut point.

— Paris ? demanda-t-il doucement.

Elle acquiesça lentement de la tête et ils se remirent en route. Il leur fallut une bonne demi-heure pour atteindre leur destination. Melissa observa l'immeuble devant lequel ils s'étaient garés tandis que Mikael l'aidait à sortir de la voiture pour la conduire à l'intérieur.

C'était une ancienne construction du début du 19<sup>e</sup> siècle et, s'il était doté d'un ascenseur, il fallait reconnaître que les fauteuils roulants ne faisaient sûrement pas partie des préoccupations de l'architecte de l'époque. Mikael appuya sur le bouton d'appel, attendit que celui-ci arrive pour ouvrir la porte métallique et pousser les deux petits battants en bois, avant de saisir Melissa dans ses bras sans effort. Il appuya sur le bouton du dernier étage et le vieil ascenseur se mit en route en grinçant. Il ouvrit la porte de l'appartement et un énorme chien beige se précipita vers elle pour lui faire la fête.

— Grosstik... murmura-t-elle, des larmes plein les yeux.

Mikael repoussa le chien gentiment et alla déposer la jeune femme dans le canapé.

— Je vais chercher tes affaires, dit-il avant de repartir.

Elle laissa le chien s'approcher et le serra fort dans ses bras. Elle savait que Mikael l'avait recueilli lorsqu'elle avait été enlevée par Charles de Rivera, puis n'avait pas eu le cœur de le déposer dans un chenil. Cela faisait de nombreux mois qu'il vivait avec lui et elle s'était toujours inquiétée de la réaction qu'il aurait à son égard. C'était sûrement Mikael, son maître, dorénavant... Se souviendrait-il encore d'elle ? Lui en voudrait-il de l'avoir abandonné de cette manière ? Mais son accueil lui prouva que ses craintes étaient sans fondement. Mikael finit par réapparaître et lui fit faire un tour rapide de l'appartement.

— Voilà la chambre où tu vas dormir.

— C'est ta chambre ? demanda Melissa sans arriver à masquer un certain malaise en voyant des affaires posées sur une chaise.

— Oui. Mais je vais aller m'installer dans la chambre d'amis, ne t'inquiète pas, répondit-il avec un sourire rassurant. J'ai pensé que ce serait plus pratique. Je ne veux pas que tu prennes de risques avec l'escalier.

Melissa ouvrit les yeux et mit quelques instants à réaliser où elle se trouvait. La chambre agréablement décorée n'avait plus rien à voir avec celle qu'elle occupait au centre de rééducation. Le lit était plutôt confortable et elle avait vraiment bien dormi. En entendant le bruit de l'eau qui coulait, elle se douta que Mikael devait être sous la douche. Elle attrapa ses béquilles et essaya de se mettre debout. Un violent bourdonnement éclata dans ses oreilles, tout se mit à tourner et elle

s'affala brutalement sur le sol. Les aboiements de Grosstik vinrent perturber le calme de l'appartement tandis qu'il s'agitait autour d'elle. Elle aperçut Mikael, encore dégoulinant, qui arrivait précipitamment dans la chambre.

— Ça va ? Tu ne t'es pas fait mal ? demanda-t-il d'un ton inquiet en l'aidant à se relever.

— Non, je me suis levée trop vite...

Pendant tout le reste du week-end, le chien la suivit comme son ombre, comme un ange gardien chargé de veiller sur elle. Le dimanche soir, Melissa éprouva une certaine tristesse en retrouvant les murs blancs de sa chambre d'hôpital.

### 3

Une petite dizaine de personnes seulement avait assisté aux obsèques. Le cimetière s'était vidé et, désormais, Renaud Salens se retrouvait seul devant la tombe fraîchement retournée. Il se sentait envahi par une profonde morosité. Un grand homme venait de les quitter. Un homme dont l'étendue de la culture n'avait d'égal que la finesse de ses analyses. Quelqu'un qui aurait pu changer la face du monde, si seulement les autres avaient daigné l'écouter. Au lieu de ça, ses collègues universitaires l'avaient rejeté comme un paria, le laissant terminer sa vie dans une amère solitude. Peu de personnes avaient le courage de regarder la réalité en face et, surtout, d'admettre les conséquences qui en découlaient. Il était tellement plus facile de se voiler la face.

Dès leur première rencontre, Renaud avait été fasciné par ce curieux personnage. Peut-être parce qu'à l'époque, il cherchait désespérément un but à sa vie, cet homme avait su combler le vide en se glissant progressivement dans la peau de son mentor. C'est lui qui l'avait aidé à améliorer ses connaissances et à forger sa personnalité. Il ne comptait plus les longues heures qu'ils avaient partagées tous les deux, à échanger autour d'un verre, dans la vieille demeure où il avait trouvé refuge. Ces dernières années, il y avait sans doute passé plus de temps que dans son propre appartement. Écoutant cette voix rauque évoquer le passé, analyser le présent et imaginer le futur. Partageant avec lui l'espoir d'un monde meilleur dont il aurait enfin pu se montrer fier. Mais aujourd'hui, cette époque bénie était terminée. Le Professeur s'en était allé et, désormais, Renaud ressentait un immense sentiment de perte.

À son retour après une semaine passée dans le Sud, il s'était présenté chez lui, comme de coutume. Mais la porte était restée close. Surpris, il avait attrapé le trousseau de clés caché à demeure derrière

un pot de fleurs et s'était introduit dans les lieux. Il l'avait découvert sur son lit, plongé dans son dernier sommeil. Sa mort remontait à plusieurs jours et son corps était déjà froid. Personne ne s'était inquiété de sa disparition.

Une voix s'éleva dans son dos et vint perturber le cheminement de ses sombres pensées.

— Monsieur, vous devez regagner la sortie maintenant. Nous allons fermer les portes.

Renaud se retourna avec une certaine irritation et fusilla du regard l'intrus indésirable. Un être frêle à la peau basanée, qui devait sans doute approcher de la retraite. Il perçut une touche d'inquiétude chez son interlocuteur.

— Je suis désolé d'insister, mais l'heure est déjà dépassée. Veuillez regagner la sortie, s'il vous plaît.

— Tire-toi... répondit-il en le dévisageant avec mépris.

L'employé municipal blêmit et baissa le regard.

— Je vais devoir en référer à mes supérieurs si vous ne quittez pas les lieux, reprit l'homme en sortant un téléphone de sa poche.

Renaud l'agrippa par les épaules avant qu'il n'ait le temps de s'en servir et le jeta brutalement à terre. Ce n'est pas un sale étranger qui allait lui donner des ordres dans son propre pays. Il se mit à le rouer de coups, déchargeant ainsi la colère et la frustration qu'il avait accumulées durant ces derniers jours. Il finit par s'arrêter et observa un moment le corps ensanglanté qui gisait à ses pieds. Il le traîna dans les buissons et quitta le cimetière, sans un regard en arrière. Il jeta un œil sur sa montre et décida d'aller directement rejoindre les autres. Il avait bien besoin de boire un coup.

Il était plus de 20 heures lorsqu'il atteignit le local et il salua machinalement le videur avant d'entrer dans la petite salle enfumée. Des crânes rasés en bombers y côtoyaient quelques bikers aux cheveux longs et l'ambiance était clairement masculine. Des affiches provocantes étaient punaisées de part et d'autre sur les murs crasseux et un large comptoir encombré de bouteilles à moitié vides occupait le fond de la pièce.

— Renaud ! l'interpella l'un des skinheads aux bras recouverts de tatouages. On t'attendait...

Renaud salua ses collègues d'un geste de la main et s'assit autour de la table. Il attrapa une bière et se mit à boire en écoutant les discussions d'une oreille distraite.

— On pensait aller se faire une petite virée, intervint l'un d'eux en le regardant. Tu es partant ?

— Pas ce soir... répondit Renaud en secouant la tête.

Une expédition punitive pour se débarrasser de quelques déchets, ce n'est pas comme cela qu'ils allaient refaire le monde, pensa Renaud avec une certaine amertume.

Le notaire s'empara d'une enveloppe qu'il tendit à son client.

— Voici les clés, monsieur Salens. Vous êtes désormais officiellement propriétaire de cette maison et de tous les biens ayant appartenu à Claude Lenhart.

Renaud enfourna tous les documents dans son sac et quitta l'étude d'un pas songeur. Jamais il ne se serait attendu à ce que le Professeur le désigne en qualité d'héritier. Mais c'est vrai qu'il n'avait plus guère de famille et qu'il était sans doute le seul à partager sa solitude. Lorsque le notaire lui avait fait part du montant de la succession, il avait bondi sur son siège. Le Professeur vivait plutôt chichement mais, en réalité, il disposait d'une véritable petite fortune. La demeure dans laquelle il habitait était une vieille maison de maître, qui sans doute à une époque possédait une certaine valeur. Mais c'était avant que la banlieue ne s'étale, que les barres d'immeubles se construisent aux alentours et que le secteur acquière une si mauvaise réputation. Souvenir d'une époque révolue, elle avait toutefois fièrement résisté aux attaques du temps. Le Professeur aurait eu les moyens s'il l'avait voulu de fuir cet endroit, de partir au soleil pour profiter sereinement des dernières années de sa vie. Mais il ne l'avait pas fait. Sa vie avait débuté dans cette maison et c'est à cet endroit qu'il voulait la finir.

Lorsqu'il arriva dans cette demeure qui était désormais la sienne, il ne put s'empêcher de ressentir un soupçon de nostalgie. C'était comme si la présence de son mentor flottait encore dans les lieux. L'odeur épicée de sa pipe imprégnait toute la maison. Il le revoyait installé près de la cheminée, parlant pendant des heures avec passion ; ou assis devant son bureau, entouré par un monceau de livres, prenant des notes sur une multitude de papiers qu'il empilait

soigneusement dans une corbeille. Il revoyait le regard vif qui se cachait derrière ses petites lunettes rondes et le sourire indéfinissable qui illuminait parfois son visage.

Renaud prit son temps pour faire le tour de la maison, observant tous les objets poussiéreux qui remplissaient les pièces. Il s'attarda dans le bureau où le Professeur passait le plus clair de son temps. Il ouvrit un tiroir et tomba sur plusieurs manuscrits, des ouvrages qui n'avaient sans doute jamais trouvé le moindre éditeur. Il commença à les lire et se trouva bientôt totalement absorbé par sa lecture. Lorsqu'il reposa la dernière page, de nombreuses heures s'étaient écoulées, mais il n'avait pas vu le temps passer.

Le Professeur s'était toujours battu avec acharnement pour défendre les valeurs fondamentales oubliées par le système actuel. C'est lui qui était dans le vrai. Personne n'avait pris la peine de l'écouter de son vivant, mais il était temps que les choses changent. Ce n'était sûrement pas un hasard s'il l'avait désigné pour hériter de ses biens. Renaud saurait reprendre le flambeau et se montrer digne de sa mémoire. C'est une nouvelle ère qui allait commencer.

## 4

— Melissa, tu es prête ? Tu as besoin d'aide ?

— Je n'ai pas vraiment envie de sortir, Mikael...

Mikael la rejoignit dans la chambre et s'assit sur le bord du lit.

— Nous en avons déjà parlé... répondit-il avec un profond soupir.

Si tu préfères que l'on reste ici, nous pouvons encore tout annuler. Mais il faut que tu bouges, Melissa. Le monde ne se limite pas aux quatre murs de cet appartement...

— Tu peux peut-être y aller sans moi ?

— Non.

Il lui passa un bras sur les épaules. Cela faisait maintenant quatre mois qu'elle venait les week-ends à Paris et il avait dû faire preuve de beaucoup de persuasion pour qu'elle accepte enfin de sortir.

— Il va y avoir beaucoup de monde...

— Oui, et alors ?

— Je ne suis pas sûre d'y être à ma place...

— Il y aura toujours une place pour toi à mes côtés.

Le téléphone se mit à sonner et Mikael se leva avec un geste d'excuse pour aller récupérer son portable dans le salon. Tandis qu'elle l'entendait discuter avec son interlocuteur, elle se mit à caresser doucement la tête de Grosstik sagement couché à ses pieds. Le gros chien se redressa, leva sa tête vers elle, posa ses pattes sur ses genoux et lui répondit par quelques coups de langue râpeux. Elle passa ses bras autour de lui et le serra contre elle comme une grosse peluche. Elle se sentait déprimée ce soir. Elle aurait vraiment préféré rester à l'appartement. Ce n'est pas le fait de sortir qui l'inquiétait, mais celui de devoir affronter tant de regards inconnus. Toutes ces pensées que personne n'oserait formuler à haute voix, mais qu'elle redoutait au plus haut point : « *Comment un photographe comme Lehmann a-t-il pu s'enticher d'une fille comme elle ? Pourtant ce*

*n'est pas le choix qui lui manque... Sûrement par pitié, avec ce qui s'est passé... Vous vous rappelez ? Mais quand même, pour un baroudeur comme lui... Combien de temps d'après vous avant qu'il ne se lasse d'un tel fardeau ?... ».* Elle avait simplement peur.

Elle posa son regard sur les vêtements étalés sur la chaise, puis commença lentement à se préparer. Elle savait qu'il se réjouissait à l'idée de retrouver certains de ses collègues qu'il n'avait pas revus depuis de nombreux mois. Elle ne pouvait pas le priver de ce plaisir.

Melissa ne se sentait pas des plus à l'aise lorsqu'ils se présentèrent à l'entrée des salons où se tenait le cocktail. Elle avait l'impression que tous les regards étaient tournés vers eux, sur ce fauteuil roulant qui ne la quittait plus. Une foule de personnalités du monde des médias était déjà présente. Une femme souriante aux cheveux châtain les aperçut et se dirigea vers eux à grands pas.

— Bonjour Mike, ça va ? Tu es sûrement Melissa ? dit-elle en se penchant vers elle pour l'embrasser.

— Je te présente Karine, la seule qui arrive à faire le lien depuis des années entre des journalistes ou des photographes insupportables, et des clients qui ne le sont pas moins...

— Et ce n'est pas peu dire... Surtout certains photographes d'ailleurs ! répondit-elle avec un clin d'œil.

— Tu as croisé des connaissances ?

— Quelques-unes...

— Je vais aller chercher à boire. Une petite coupe de champagne ?

Elles acquiescèrent toutes les deux et allèrent s'installer à une table tranquille tandis que Mikael se dirigeait vers le buffet.

— Je suis ravie de faire ta connaissance, Melissa. Depuis le temps que Mike nous parle de toi...

Mikael ne tarda pas à revenir, trois coupes dans les mains, s'arrêtant de temps à autre pour échanger quelques mots avec des invités.

— Voilà Mesdames, dit-il en posant les coupes sur la table.

— Regarde qui arrive, lança Karine en montrant deux hommes qui se présentaient au vestiaire.

— Je vais les chercher, répondit Mikael avec un sourire réjoui.

— La fine équipe... commenta Karine. Le plus grand s'appelle Liam, c'est un photographe norvégien. Le blond, c'est Kevin. Un

journaliste, anglais officiellement. Mais si tu cherches, tu trouveras un peu de sang russe, allemand... Enfin pour plus de détails, je lui laisserai le soin de te dresser son arbre généalogique. Ça fait vingt ans qu'ils se connaissent et ils ont partagé beaucoup de choses ensemble. Autrefois, ils étaient quatre, inséparables... Mais aujourd'hui, Fred n'est plus là.

— Frédéric Kinsler ?

Karine acquiesça en la regardant avec un sourire nostalgique.

— Tu l'as croisé, je crois...

— Très brièvement, et pas forcément au meilleur moment. Comment était-il ?

— Le plus insupportable des quatre ! répondit-elle avec un petit rire. Incapable de se taire ! Et comme il disait toujours ce qu'il pensait, c'était parfois explosif... Mais quand on le connaissait, c'était quelqu'un d'adorable. L'amitié faisait partie des valeurs avec lesquelles il ne plaisantait pas. Il n'aurait jamais laissé tomber quelqu'un qu'il aimait. Je crois que d'une certaine manière, il l'a prouvé... ajouta-t-elle tandis qu'un voile de tristesse traversait son regard. Sur un plan professionnel, reprit-elle, il avait réellement un don. Un sens de l'observation et de l'analyse... Il savait choisir les mots qui touchaient le lecteur. Lorsqu'ils travaillaient tous les deux, avec Mike, le résultat était impressionnant. Ils étaient très différents, mais complémentaires. Tu as lu les livres qu'ils ont publiés ?

— Non, je n'en ai pas encore eu l'occasion...

— Tu devrais. Demande à Mike, je suis sûre qu'il en a des exemplaires chez lui. Cela te permettra de les connaître mieux, de comprendre ce qu'ils étaient et ce qu'ils ont vécu...

Elles abandonnèrent ce sujet en voyant Mikael revenir.

— Melissa, je voulais te présenter deux collègues. Voici Liam, qui a abandonné sa Norvège natale pour venir quelques jours à Paris.

— Enchanté, Melissa, dit ce dernier avec une petite courbette avant de lui faire la bise. Voilà donc celle qui a réussi à conquérir le cœur de notre loup solitaire ? Toutes mes félicitations, c'est un bel exploit ! Et notre chère Karine... Tu arrives toujours à le supporter ? ajouta-t-il avant d'aller embrasser chaleureusement cette dernière.

— Et Kevin...

— Ravi de te rencontrer, dit-il en lui déposant un bisou sonore sur chaque joue. Mike, reprit-il en se tournant vers ce dernier avec un

clin d'œil, j'ai toujours su que tu étais un petit veinard et que tu avais un goût infailible !

Les conversations s'orientèrent vite vers des souvenirs d'une autre époque et leurs discussions ponctuées d'éclats de rire animèrent agréablement la soirée.

— Et tu te rappelles la fois où le ricain avait voulu nous subtiliser notre guide ? lança Liam en s'esclaffant.

— Pas près de l'oublier celui-là... répondit Mikael en se tournant vers Melissa. On avait déniché un guide vraiment bien, sympathique, débrouillard, doté d'un carnet d'adresses bien rempli. Il vivait dans sa voiture et nous attendait en permanence devant notre hôtel. Toujours là quand on avait besoin de lui. Un jour, alors qu'on s'apprêtait à monter dans son véhicule, un Américain est venu le voir, les poches pleines de dollars, et lui a proposé le double de ce qu'on le payait pour lui servir de taxi.

— Qu'est-ce qu'il a répondu ?

— Rien. Il n'a pas eu le temps. Fred a pris les choses en main. Il faut reconnaître qu'il avait parfois des arguments imparables. Un coup de poing dans le nez de l'indésirable, qui s'est sauvé en courant et en hurlant qu'il allait le traîner devant les tribunaux. Le problème s'est réglé tout seul. Mais ne t'inquiète pas, nous ne nous sommes pas montrés avares avec notre petit guide, quand nous l'avons quitté...

— La tête du gros lard ! Tu aurais dû voir ça ! poursuivit Liam en éclatant de rire.

Une jeune femme rousse s'arrêta près d'eux et échangea quelques mots avec Mikael et Karine avant de s'éclipser. Liam la regarda s'éloigner avec un sourire approbateur.

— Pas mal... Tu ne pourrais pas faire quelque chose pour moi ?

— Pas la peine, elle est déjà prise, rétorqua Mikael avec un sourire ironique.

— Ça ne me dérange pas.

— Mais elle, peut-être. Quant à son ami, sûrement. Tu as envie de dormir dans la chambre de Kevin, ce soir ?

— Celle-là, je l'attendais... Elle ne m'avait pas prévenu, la chère dame, que son mari risquait de débarquer !

— Eh oui. Et c'est comme ça qu'on se retrouve dans les couloirs d'un hôtel, en pleine nuit, dans une tenue plus que légère et sans même avoir pu récupérer les clés de sa chambre...

— À part les souvenirs de vos conquêtes, qui ne manquent certainement pas de piquant, je dois l'avouer, y a-t-il quelque chose de neuf dans votre vie ? intervint Karine avec un petit rire.

Liam fit mine de se plonger dans une profonde réflexion.

— Le dernier Nikon ?

— Pas vraiment intéressant.

— Les événements au Moyen-Orient ?

— Trop tristes pour ce soir.

— Le dernier concert auquel j'ai assisté ?

— C'est déjà mieux...

— En fait, je l'ai raté... J'avais rendez-vous avec une jolie brunette que j'avais rencontrée dans un bar, et celle-ci est arrivée avec une demi-heure de retard, alors...

Pendant que Liam repartait dans ses histoires avec un clin d'œil moqueur à Karine, cette dernière leva les yeux au ciel avec un air désespéré. Melissa se laissa aller à sourire. On ne devait pas s'ennuyer souvent avec eux.

— Il est tard, finit par dire Liam en laissant échapper un bâillement. Je pense que je ne vais pas tarder à rentrer me coucher, ajouta-t-il en tournant la tête vers Kevin. Tu fais quoi ?

— Je rentre également. On peut se partager un taxi.

— Un dîner à la maison demain soir, ça vous intéresse ? interrogea Mikael tandis qu'ils se levaient.

Les deux autres acceptèrent avec un plaisir évident et Mikael lança un regard interrogateur à Karine.

— Tu seras des nôtres ?

— Avec joie. Et puis je m'en voudrais d'abandonner Melissa seule au milieu de vous trois : si on ne vous cadre pas un peu, il n'y en aura que pour vos exploits professionnels et amoureux...

Elle haussa les épaules en voyant les trois regards assassins qui se posèrent sur elle.

— Je vais vous ramener à votre hôtel, reprit Mikael. J'en ai pour un quart d'heure. Melissa, tu veux nous accompagner ou tu préfères rester ici ?

— On peut rester ensemble, Melissa, intervint Karine. Cela nous permettra enfin de discuter tranquillement... glissa-t-elle d'un ton ironique.

— Pas de souci, Mikael. Je t'attends.

## 5

— Ils sont toujours comme ça ? demanda Melissa en se tournant vers Karine.

Cette dernière ne put s'empêcher de rire.

— Toujours... Mais ne t'y trompe pas, quand ils travaillent, c'est du sérieux. Je pense que leur métier n'est pas des plus facile, et ce qu'ils ont quotidiennement sous les yeux est loin de les laisser indifférents. C'est leur manière à eux de relâcher la pression...

Melissa attrapa sa coupe de champagne et but quelques gorgées. Malgré ses réticences du départ, elle devait admettre qu'en fin de compte, cette soirée se révélait plutôt agréable. Elle commençait vraiment à apprécier la gentillesse de Karine. Elle n'avait pu s'empêcher de remarquer la complicité qui existait entre elle et Mikael. Clairement, leur relation ne se limitait pas à de simples rapports professionnels. Quant à Liam et Kevin, ils n'étaient pas du genre à engendrer la mélancolie, surtout Liam qui semblait doté d'un fort tempérament. Elle avait été touchée par leur attitude à son égard. Ils l'avaient adoptée naturellement, sans arrière-pensées et sans poser de question, comme si sa place avait toujours été parmi eux.

Elle resta songeuse un moment. Depuis son réveil, Mikael était devenu le centre de son univers. Il l'avait prise en charge et s'était occupé d'elle avec une patience infinie, sans jamais rien demander en échange. Parfois, elle se sentait coupable face à cette relation qui lui paraissait si peu équilibrée. Que pouvait-elle bien lui offrir en échange ? Perdue dans un état semi-dépressif, elle était incapable à l'heure actuelle de s'ouvrir aux autres. Le passé la hantait, le futur lui faisait peur. Elle se contentait de vivre au jour le jour, repoussant au lendemain toutes ces questions qui ne trouvaient pas réponses. Pourtant, Mikael ne lui avait jamais fait le moindre reproche.

Il y avait encore tant de choses qu'elle ignorait sur lui... Ce soir, elle avait découvert une facette de sa personnalité qui lui était totalement inconnue. L'homme qu'il était avant qu'elle ne fasse irruption dans sa vie.

— Paul, mon mari, devrait rentrer d'ici une quinzaine de jours, reprit Karine. Vous viendrez manger à la maison à son retour ?

— Avec plaisir.

Une superbe blonde s'approcha de leur table d'une démarche assurée et Melissa fronça les sourcils en voyant Karine faire une légère grimace.

— Bonjour Karine. Mikael n'est pas là ?

— Il s'est absenté pour raccompagner deux amis, il va revenir.

La femme dévisagea Melissa d'un air hautain avant de demander :

— Melissa sans doute ?

Cette dernière se contenta d'acquiescer d'un signe de tête.

— Marine Servane. Je suis une amie de Mikael, dit-elle avant de se tourner à nouveau vers Karine. Mikael ne semble toujours pas vouloir reprendre ses activités sérieusement ? Pas de voyage et de contrat intéressant en perspective ?

— Mike fait ce qu'il veut, il est libre. Pour le moment, les voyages ne l'attirent pas. Il a d'autres activités intéressantes.

— J'ai vu ses dernières photos. Les sujets traités sont beaucoup trop classiques. Rien à voir avec ce qu'il faisait jusqu'à présent. Quant à donner des cours... Je ne peux m'empêcher de trouver dommage qu'il sabote ainsi sa carrière. Il est doué, tu le sais. Tu devrais essayer de lui faire comprendre, Karine. Vous aussi, ajouta-t-elle en lançant un regard sur Melissa. Je ne voudrais pas vous blesser, mais je ne suis pas sûre que le rôle de garde-malade lui convienne autant que ça. Si vous tenez à lui, il faut le laisser vivre sa vie...

— Tu as toujours été une garce, Marine ! intervint vivement Karine. Je ne comprends pas comment Mike a pu te supporter aussi longtemps...

— Sans doute parce que je lui apportais tout ce qu'il souhaitait ! C'était d'ailleurs un partenaire exceptionnel et il aimait ça... Je pourrais vous donner certains conseils, Melissa, si vous voulez, ajouta-t-elle avec un sourire lubrique. Oh, excusez-moi, reprit-elle en s'attardant sur le fauteuil roulant. À quoi je pensais... Il vous est peut-être un peu difficile de le satisfaire dans votre état...

— Éloigne-toi de nous, éloigne-toi de Mike et de Melissa, répliqua vertement Karine. De toute façon, tu ne le récupéreras jamais.

— Ce n'est pas l'impression que j'ai eue en déjeunant avec lui la semaine dernière... Il ne vous en a pas parlé ? demanda-t-elle avec un sourire ironique.

Elle haussa les épaules et leur jeta un regard chargé de mépris.

— Je vous laisse. Il me semble que ma présence ici n'est pas appréciée à sa juste valeur.

Melissa la regarda quitter la table, remplie de honte et le cœur serré. Elle aurait aimé pouvoir se lever et quitter immédiatement cette salle désormais inhospitalière. Mais même ça lui était impossible... Karine se rapprocha et lui passa un bras réconfortant sur les épaules.

— Ne l'écoute pas. C'est de la pure jalousie. Marine est une mangeuse d'hommes. Elle sortait avec Mike avant que vous ne vous rencontriez et elle n'a jamais accepté qu'il la quitte pour toi. Trop habituée à manipuler et à avoir le dernier mot.

Melissa contempla longuement la femme qui parlait désormais avec animation à un homme dont le visage lui semblait familier. Elle poussa un long soupir avant de demander :

— C'est vrai que Mikael sabote sa carrière depuis qu'il me connaît ?

— Il a fait des choix. Il refuse les propositions qui impliqueraient des déplacements trop éloignés. Le type de reportages qu'il effectue en ce moment est très différent, c'est vrai. Il a simplement d'autres priorités. Mais tu n'as rien à te reprocher, il sait ce qu'il fait.

— Il risque sans doute de le regretter un jour...

— Mike a toujours fait ce dont il avait envie. Aujourd'hui comme hier. Peut-être un jour souhaitera-t-il reprendre ses voyages. Dans ce cas, vous en parlerez, tous les deux. Fais-lui confiance.

— Tu le connais bien, n'est-ce pas ?

— Depuis vingt ans. C'est l'un de mes meilleurs amis. En vingt ans, je ne l'avais jamais vu réellement amoureux. Sauf depuis qu'il te connaît. Lui aussi a besoin de toi, ne l'oublie pas.

Elles restèrent silencieuses quelques minutes et Karine leva les yeux en apercevant Mikael qui se dirigeait vers leur table. Il observa attentivement Melissa, puis lança un regard inquiet vers Karine. La

colère qui brillait dans ses prunelles ne lui échappa pas. Elle lui répondit d'un petit signe discret de la main pour éviter les questions.

— Ça va Melissa ? demanda-t-il en se penchant affectueusement vers elle.

— Je crois que je suis un peu fatiguée, j'aimerais rentrer...

— Je vais rentrer également, dit Karine. On se voit demain.

Elle s'approcha de Mikael et lui glissa quelques mots à l'oreille.

— Évite Marine, Mike. C'est une garce... Et parle à Melissa ce soir, elle en a besoin...

## 6

Melissa resta silencieuse pendant tout le trajet. Mikael se contenta de lui jeter quelques regards furtifs tout en conduisant, mais préféra attendre d'être de retour à l'appartement pour entamer la discussion.

— Tu veux boire quelque chose avant d'aller te coucher ?

— Une tisane, je veux bien.

Quelques minutes plus tard, il regagnait le salon avec un plateau sur lequel deux tasses laissaient échapper une odeur parfumée.

— Que s'est-il passé, Melissa ?

Elle ne répondit pas tout de suite, semblant hésiter un peu.

— Depuis combien de temps n'es-tu pas parti faire des voyages, Mikael, des reportages à l'étranger ?

— Depuis que je te connais : c'est la réponse que tu attendais ?

— Marine avait raison alors, c'est de ma faute...

— Marine ne peut pas comprendre. C'est une femme d'affaires, seule sa carrière compte et elle croit que tout le monde est comme elle. Enfin surtout moi... Je ne renierai pas les quatre ans où nous sommes sortis ensemble. Elle a certaines qualités. Mais je dois admettre qu'elle a parfois un bloc de pierre à la place du cœur et une calculatrice à la place du cerveau...

Il reposa sa tasse en se levant.

— Ne bouge pas, j'en ai pour un instant.

Il se rendit dans son bureau et revint quelques minutes plus tard les bras chargés de livres qu'il posa sur la table basse, avant d'en saisir un et de le tendre à Melissa.

— Celui-là fait partie des ouvrages que nous avons publiés avec Fred. Un jour, si tu as le courage et l'envie, tu pourras les lire. Mais ce soir, je voudrais juste que tu y jettes un œil.

Melissa s'empara du livre et commença à le feuilleter. Des paysages désolés, des villages dévastés. Une maison en ruine, où on

pouvait apercevoir la tête d'un petit ours en peluche qui se dégageait des décombres. Un enfant seul et triste assis à côté de ces ruines, qui avaient sans doute un jour été sa maison. Pas de cadavres sanguinolents ou de photos à sensation, non. Mais la violence était là, omniprésente. Et si le décor était clairement planté, ce sont surtout des portraits et des visages qui remplissaient ces pages. Le photographe semblait s'attacher tout particulièrement au regard de ses sujets, cherchant à capter les pensées et les non-dits. Mikael était doué, c'était incontestable. Ces photos étaient belles, mais surtout chargées d'émotions, et elles ne pouvaient qu'atteindre le lecteur au plus profond de son âme.

— Que vois-tu, Melissa ?

— La souffrance, la douleur, l'incompréhension...

— Quand tu regardes ces images à travers un objectif, tu concentres ton attention sur ta tâche, sur le résultat que tu veux obtenir, sur la technique que tu vas utiliser pour y parvenir. Cela permet de te détacher de la réalité et de prendre du recul. Parfois, tu t'éloignes tellement que tu perds la notion des risques et que tu deviens même totalement inconscient. L'appareil se transforme en un filtre protecteur, en quelque sorte... Chacun utilise ses propres « trucs » pour faire face à la réalité et pour se protéger. Moi, c'est comme ça que j'ai toujours fonctionné. Tu ne deviens pas insensible et indifférent, loin de là, mais tu arrives à préserver ton équilibre.

Il s'empara d'un autre ouvrage qu'il lui glissa dans les mains. Le registre était différent, et pourtant. La face cachée de Paris. Il avait joué sur l'alternance de photos couleurs et noir et blanc pour faire ressortir le message qu'il voulait faire passer. Une superbe Ferrari rouge garée le long de la place de la Concorde, l'avenue des Champs Élysées drapée de ses décorations de Noël, ces monuments qui parsemaient la capitale, dont l'imposante architecture ne pouvait laisser indifférents les promeneurs, ces petites péniches qui passaient les écluses du Canal Saint-Martin, et tous ces quartiers ou passages moins connus, qui donnaient l'impression d'avoir fait un bond dans l'histoire. De quoi convaincre le lecteur que cette ville regorgeait de merveilles qu'il fallait absolument découvrir.

Avant de basculer dans le côté sombre et sordide que tout le monde cherchait à ignorer. Ces abris de fortune camouflés sur le bord du périphérique, ces cartons servant de refuges sous les ponts

enjambant la Seine, ces chariots de supermarché dans lesquels certains malheureux avaient entassé toute leur fortune. Ces SDF crasseux dont on détournait le regard. Des vies brisées, des destins pitoyables. Hommes, femmes, vieux ou jeunes. Jérémie. C'est lui qu'il avait voulu retrouver à travers ce livre. Ce jeune homme qu'elle n'avait jamais eu l'occasion de rencontrer de son vivant, mais dont la vie avait également été brisée par Charles de Rivera. Elle sentait sa présence derrière chaque regard, derrière chaque question. Elle leva la tête vers Mikael, qui se contenta d'acquiescer en la regardant.

— Lorsque la mort, la douleur et la souffrance atteignent des personnes que tu connais, ou que tu aurais pu connaître, tout est différent. Le filtre ne fonctionne plus. Tu n'as plus rien pour te protéger et tu n'en sors pas indemne... Aujourd'hui, je n'ai plus envie de continuer dans cette voie. Il y a un moment où on en a trop vu et on ne peut en supporter davantage. C'est la première raison qui m'a fait arrêter.

Il la regarda longuement avant de reprendre.

— La deuxième raison ? C'est toi, effectivement. Lorsque tu es seul et sans attache, tout est différent. Le métier de reporter n'est pas sans présenter certains risques. Regarde ceux qui y ont laissé leur vie, ou le visage de ces otages que tu retrouves régulièrement aux informations... J'ai un ami qui a passé près de deux ans enfermé dans ces conditions. On pourrait croire que tout est fini lorsqu'ils sont enfin libérés et qu'ils regagnent leur pays. Mais c'est loin d'être le cas. Plus jamais ils ne pourront vivre comme avant. Ce métier, c'est une passion à laquelle tu consacres ta vie. Aujourd'hui, j'ai découvert une autre raison de vivre...

Il secoua la tête.

— Je ne supporte pas l'idée de m'éloigner de toi trop longtemps. Je veux profiter de chaque moment que nous pourrions passer ensemble. L'avenir, l'espoir d'un monde meilleur, ce sont des sujets qui méritent d'être traités également.

Il lui tendit un autre livre qui était resté à l'écart, et elle ne put s'empêcher de laisser échapper un petit rire en observant la première photographie de l'ouvrage. Un jeune couvreur qui regardait l'objectif avec un sourire moqueur, perché sur un toit parisien. Elle avait dû être prise tôt le matin et une magnifique lumière éclairait les immeubles et les monuments qui s'étalaient derrière lui.

— Tu es vraiment monté là-haut pour prendre la photo ?

— Mettrais-tu en doute mes capacités sportives ?

— Non, mais... Lui, en tout cas, ça a l'air de l'amuser beaucoup, dit-elle en pointant le visage du jeune homme.

— Bon d'accord... Je ne le ferai pas deux fois. J'ai eu la frayeur de ma vie ! En attendant, eux, ils font ça tous les jours. Ce sont de véritables acrobates. Ils ont apprivoisé leur peur et leur vertige depuis bien longtemps. Et ils aiment leur travail.

Elle passa aux photos suivantes, s'arrêtant de temps à autre pour observer plus attentivement celles qui retenaient son attention. Une alternance d'images impressionnantes, décrivant aussi bien des prouesses techniques ou des conditions de travail extrêmes, que des personnages humbles dont les regards laissaient transparaître la passion qu'ils consacraient à leur activité. Comme ce jeune ébéniste qui caressait amoureusement le meuble sur lequel il était en train de travailler, ou cette institutrice penchée sur une petite fille, en train de l'aider à parfaire son dessin.

— Quel est le lien entre toutes ces photos, d'après toi ?

— La fierté, la passion...

— Exact. Il est grand temps de rendre au travail sa juste place dans notre société. Son sens et sa valeur. Aujourd'hui, on ne pense plus que rendement, productivité, et on a tendance à oublier les hommes qui sont derrière. Pourtant, plus ceux-ci seront bien dans leur cadre professionnel, motivés et passionnés, en phase avec leurs aspirations individuelles, plus leur travail sera efficace et de qualité. Cette fierté et cette reconnaissance doivent exister, à n'importe quel échelon de notre société, du simple ouvrier au grand chef d'entreprise. Chacun a son importance, un rôle à jouer, en fonction de ses capacités et de ses compétences.

Il la regarda quelques instants, prêt à ajouter quelque chose, mais préféra reprendre là où il s'était arrêté.

— Il est temps de lancer les débats et les réflexions. Ce sont des thèmes sûrement moins porteurs et médiatisés que les conflits mondiaux ou les horreurs qui remplissent notre monde, mais tout aussi importants.

Il marqua un temps d'arrêt avant de continuer.

— C'est également cette idée qui m'a fait accepter de donner des cours. Outre la technique, ce que je souhaite également partager, c'est

cette expérience, cette passion. Ces étudiants qui sont aujourd'hui en face de moi, ce sera à eux demain de faire l'actualité. Et pour être tout à fait honnête, je ne m'attendais pas à trouver un tel plaisir dans cette activité. Ce n'est pas à sens unique, ce qu'ils m'apportent est loin d'être insignifiant. Ils ont un regard novateur et regorgent d'idées. Parfois totalement incongrues, ajouta-t-il avec un petit rire, mais souvent loin d'être dénuées de fondement. Certains iront loin, j'en suis persuadé...

Il récupéra le livre et le reposa sur la table basse.

— Penses-tu toujours que Marine a raison ? Que j'ai eu tort de changer d'orientation ?

— Non, vu sous cet angle, je comprends mieux...

— Peut-être un jour mes vieux démons reviendront à l'assaut. Cette passion qui a dirigé ma vie durant de si nombreuses années... Je ne peux pas te promettre que je n'aurai jamais envie de repartir. Je l'ignore... Mais si ce moment vient un jour et si nous sommes ensemble, tu auras ton mot à dire. C'est une décision que nous prendrons à deux. En attendant, aujourd'hui, j'ai besoin de faire un break, de souffler. Et je suis bien dans ce que je fais.

Ils restèrent silencieux un moment. Il lui caressa doucement la joue, puis tourna délicatement son visage vers lui.

— Il y a encore quelque chose qui te contrarie, n'est-ce pas ?

— Non, rien de grave, répondit-elle en secouant la tête.

— Je ne veux pas de mensonges entre nous, Melissa... Qu'est-ce que Marine t'a dit ?

Elle hésita encore, avant de répondre.

— Elle m'a dit que tu étais un partenaire exceptionnel...

— Venant de sa part, j'aurais tendance à prendre ça comme un compliment. J'espère seulement qu'un jour, tu partageras son avis...

— ... elle m'a dit aussi que tu aimais ça. Et que j'aurai sûrement du mal à te satisfaire dans mon état. Mais elle semblait tout à fait prête à y remédier.

Mikael faillit s'étouffer en buvant une gorgée de sa tasse et sa voix ne masqua pas sa colère lorsqu'il répondit.

— La sale p... Jamais je n'aurais cru ça d'elle. Je suis désolé, Melissa. Je veillerai à lui faire regretter ses paroles. Elle ne t'arrivera jamais à la cheville. Tu m'as offert plus en une seule nuit qu'elle au cours des quatre années où nous nous sommes fréquentés. Quant à ce

que nous vivons tous les deux, cela ne regarde que toi et moi. Personne d'autre. Je t'ai fait une promesse et tu peux me faire confiance. J'attendrai le temps qu'il faudra. Même si ce moment ne doit jamais venir.

Elle se rapprocha de lui, déboutonna quelques boutons de sa chemise et glissa sa main sur sa poitrine. Mikael s'en empara délicatement, puis l'éloigna doucement de lui en secouant la tête.

— Non Melissa, pas comme ça. Pas à cause de ce qu'elle t'a dit.

— Ce n'est pas à cause d'elle...

— Tu en es sûre ?

Elle se contenta d'acquiescer sans le quitter des yeux. Un sourire finit par éclairer le visage de Mikael et il se pencha doucement vers elle pour la prendre dans ses bras. Il l'emmena dans la chambre et la déposa sur le lit.

— Tu es tendue, Melissa... Laisse-moi faire. Et n'oublie pas que l'on peut tout arrêter si ça ne va pas...

Il lui ôta son chemisier et prit le temps de lui masser doucement la nuque et le dos, s'arrêtant sur chaque nœud qu'il pouvait deviner, jusqu'à ce que ceux-ci finissent par disparaître. Lorsqu'il la sentit enfin calme et détendue, il commença à l'embrasser tendrement.

Allongé sur le lit, Mikael regardait Melissa endormie, la tête reposant sur sa poitrine. Une petite lumière éclairait encore la pièce, mais il ne voulait pas se lever pour l'éteindre, par crainte de la réveiller. Il laissa sa main se promener sur sa peau douce et ses doigts rencontrèrent l'une des cicatrices qui parsemaient son corps, souvenir des deux semaines passées entre les mains de Charles de Rivera. Il n'avait jamais su ce que cette ordure lui avait fait, jusqu'où il avait osé aller dans ses jeux sadiques. Elle n'en avait jamais parlé et ce n'était pas à lui de poser des questions. Toutefois, il avait suffisamment approché le personnage pour imaginer de quoi il était capable. Cette marque disparaîtrait sans doute un jour, ce qui ne serait pas le cas pour d'autres, malheureusement. Difficile aujourd'hui de définir quelle serait l'étendue des séquelles.

Mais quelles qu'elles soient, cela n'altérerait jamais l'amour qu'il éprouvait pour elle. Il consacrerait toute son énergie à lui faire oublier ce sombre passé. Elle était encore tellement fragile aujourd'hui... Sa dépendance lui pesait, il en était bien conscient.

Demander de l'aide lui coûtait toujours énormément. C'était à lui de veiller et d'anticiper, sans toutefois devenir envahissant. Un équilibre pas toujours facile à atteindre. Quant à cette peur du regard des autres qu'il devinait lorsqu'ils sortaient ensemble... Il aurait aimé lui faire comprendre que pour lui, cela n'avait aucune espèce d'importance.

Il s'en voulait encore pour l'incident de ce soir. Jamais il n'aurait dû la laisser seule. Sa rupture avec Marine à l'époque avait été plutôt consensuelle et il ne lui serait jamais venu à l'idée qu'elle réagirait de cette manière. Ils continuaient d'ailleurs à se voir de temps à autre, en toute amitié. Ce n'est pas demain la veille qu'il lui pardonnerait une telle attitude.

La seule qui comptait aujourd'hui se trouvait à ses côtés. Ce soir, ils avaient franchi un premier pas. Il n'avait qu'un seul espoir, désormais. Que cela ne s'arrête pas là.

## 7

Valentin courait à perdre haleine. Il avait du mal à reprendre son souffle et commençait à ressentir la douleur d'un point de côté. Pourtant il ne pouvait pas ralentir. Il s'engagea dans les escaliers qui menaient aux caves, avant de réaliser qu'il s'agissait sans aucun doute d'une grossière erreur. Il se retrouva bientôt pris au piège, sans aucune issue possible. Le dos au mur, il se retourna pour faire face aux deux jeunes noirs qui se dirigeaient vers lui, un sourire victorieux sur leur visage. Il se laissa glisser par terre et ferma les yeux en attendant l'avalanche de coups qui n'allait pas manquer de tomber. Du haut de ses treize ans, il aurait bien du mal à se défendre contre ces deux garçons d'une vingtaine d'années dont la carrure n'avait rien à voir avec la sienne.

Il glissa sa main dans sa poche et ses doigts rencontrèrent le petit sachet qui était à l'origine de cette terrible course-poursuite. Les deux jeunes l'avaient repéré alors qu'il était en train de faire son achat auprès du dealer qui fournissait la cité. Mais il ne pouvait pas leur donner. Il n'y avait plus d'argent à la maison et il avait déjà eu tant de mal à en trouver suffisamment pour acheter la dose.

Un cri et un bruit de chute inattendu vinrent perturber le silence de la cave. Il rouvrit les yeux pour découvrir deux hommes au crâne rasé qui se tenaient à quelques mètres. L'un de ses poursuivants était allongé par terre en gémissant, tandis que l'autre soutenait son bras duquel s'échappait un flot de sang.

Un couteau dégoulinant à la main, l'un des skinheads l'observait. Valentin se recroquevilla contre son mur. Il n'était pas certain que leur présence allait réellement arranger sa propre situation. Il connaissait de vue ces hommes. Ils appartenaient à un mouvement qui rôdait régulièrement dans le secteur, faisant régner leur loi, et leur réputation n'était plus à faire. Plus que les jeunes délinquants de la

cité, ils étaient craints et redoutés par tous les habitants. L'homme se contenta de poser un doigt sur ses lèvres en le regardant, puis fit demi-tour avant de quitter les lieux avec son collègue.

Valentin jeta un œil sur ses deux poursuivants qui semblaient l'avoir totalement oublié, se leva et s'enfuit en courant. Il ne mit guère longtemps à regagner son appartement et poussa un soupir de soulagement en fermant la porte derrière lui.

Sa mère était allongée sur le canapé. Son corps recouvert de sueur et secoué par des frissons laissait deviner qu'elle se trouvait déjà en état de manque. Elle releva la tête en le voyant arriver et se mit à l'appeler. Valentin lui tendit silencieusement le sachet qu'il avait au fond de sa poche et la regarda procéder à ces gestes qu'il avait maintenant trop l'habitude de voir.

Il détourna la tête, puis quitta la pièce pour se rendre dans la cuisine. Ouvrant la porte du réfrigérateur, il se sentit découragé en observant son contenu. Un vieux morceau de fromage et quelques bières. Il s'empara du fromage qu'il regarda d'un air suspicieux avant de décider qu'il était sans doute encore mangeable. Saisissant quelques tranches de pain de mie en passant, il quitta la cuisine pour se diriger vers sa chambre dont il referma précautionneusement la porte. Enfin à l'abri, il s'assit sur son lit, puis se mit à grignoter ses victuailles en essayant d'oublier sa frayeur.

Cela faisait deux mois que sa mère avait replongé. Comme après chaque cure de désintoxication. Elle rentrait toujours de ces dernières pleine de promesses et de bonnes résolutions. Pendant quelques semaines, elle prenait soin d'elle, la maison était presque rangée et il avait quelque chose dans son assiette tous les soirs. Elle s'occupait de lui, ils parlaient et se laissaient aller à faire des projets. Il retrouvait celle qu'elle était « avant ». Elle semblait chercher des solutions pour se sortir de la galère. Au début, il y avait cru et il s'était mis à rêver d'un monde meilleur. Mais maintenant, il avait compris que jamais elle ne décrocherait. Si les services sociaux découvraient la situation, nul doute qu'il retournerait dans un centre. Sans doute de manière définitive. Il ne le voulait pas.

L'argent posait cependant un problème. On était à peine le vingt du mois et il n'y avait plus rien dans la petite boîte qui servait à faire les courses. Quand elle était suffisamment en forme, sa mère partait le soir, revenant tard dans la nuit avec quelques billets dans les

poches. Ça aussi, elle avait recommencé. Et lorsqu'elle n'était plus en état, il devait trouver des solutions tout seul. Pour le moment, il ne s'était jamais fait prendre au cours de ses vols ou de ses petits larcins, mais il redoutait toujours le pire.

Il repensa un moment à l'incident de ce soir. Si les deux skinheads n'étaient pas intervenus, la situation aurait sans doute mal tourné. Jusqu'à présent, il avait toujours fait en sorte de les éviter. Il y avait tellement de bruits qui couraient à leur sujet... Violents et sans état d'âme. Le nombre d'incidents où ils étaient impliqués allait crescendo, même si rien ne semblait jamais être prouvé. Pourtant, ils ne lui avaient rien fait. Au contraire. Il savait où ils avaient l'habitude de se retrouver, mais il avait toujours pris soin de rester à l'écart de cet endroit. Il se demanda un instant qui ils étaient réellement.

Valentin observa la rue pour s'assurer qu'elle était déserte, avant d'escalader discrètement le haut mur en pierre et de rentrer dans la propriété. Cette belle construction perdue au milieu des HLM semblait totalement incongrue dans le décor aujourd'hui.

C'était le repaire des crânes rasés, les « 88 ». Valentin s'était toujours interrogé sur la signification de ce symbole qu'ils affichaient ostensiblement sur leurs blousons. Plusieurs semaines s'étaient écoulées depuis l'incident dans les caves et il se posait de plus en plus de questions à leur sujet. Il se sentait attiré irrésistiblement par ces hommes à l'allure impressionnante, qui ne semblaient rien redouter, ni personne. Il aurait aimé être comme eux.

Les volets n'étaient pas fermés et il s'approcha d'une fenêtre éclairée pour jeter un coup d'œil à l'intérieur. Une dizaine d'entre eux était installée autour d'une table sur laquelle s'empilaient plusieurs cartons imposants. Ils semblaient plongés dans une discussion animée, même s'il ne pouvait percevoir les paroles échangées. Les nombreuses bouteilles de bière vides qui jonchaient la pièce laissaient supposer qu'ils étaient là depuis un certain temps.

Une main se posa brutalement sur son épaule et un homme qu'il n'avait pas entendu arriver le saisit par le bras avant de le traîner sans ménagement vers la maison. Valentin essaya vainement de se dégager, mais la poigne de fer qui s'était refermée sur lui ne lui en laissa pas l'occasion.

— Regardez ce que j'ai trouvé dehors...

Les hommes se tournèrent vers lui et se mirent à le dévisager avec hostilité. Maintenant qu'il était dans la pièce, il pouvait distinguer ce qui remplissait les caisses déposées sur la table. Les nombreuses armes qu'il y vit ne manquèrent pas de le faire frissonner.

— Un petit fouinard ? Il ne manque pas de culot celui-là !

— Tu sais que tu es ici dans une propriété privée et que cela risque de te coûter cher ?

— Il n'est pas très prudent de le laisser repartir...

— Sympathique petite bouille ! On pourrait peut-être s'amuser un peu avant de s'en débarrasser ?

Les rires remplirent la pièce et Valentin sentit les larmes lui monter aux yeux.

— Ça suffit. Lâche-le.

La voix qui s'était élevée mit immédiatement un terme aux conversations. Valentin tourna la tête vers celui qui avait prononcé ces paroles et reconnut sans peine le visage de l'homme qu'il avait rencontré plusieurs semaines plus tôt. Celui-ci eut un petit hochement de tête.

— C'est toi qui te trouvais dans les caves de la cité, l'autre jour ?

Valentin acquiesça timidement.

— Pourquoi es-tu venu ici ?

— Je voulais savoir qui vous étiez...

— Tu es tout seul ?

— Oui...

— Quelqu'un sait que tu es ici ? Tes parents ?

— Ma mère ne sait pas, elle n'est pas à la maison.

— Et ton père ?

— Je n'ai pas de père.

— Tu ne manques pas d'un certain courage...

L'homme l'observa silencieusement, avant de lui montrer une chaise.

— Assieds-toi. Tu sais ce qui t'arrivera si tu parles de ce que tu as vu ici ce soir ?

— Oui. Je ne dirai rien à personne, je vous le jure...

L'un des skinheads intervint.

— Tu n'as pas l'intention de le laisser repartir, quand même ?

— Tais-toi, reprit celui qui apparaissait incontestablement comme le leader du groupe avant de se tourner à nouveau vers Valentin. Tu veux savoir qui nous sommes, c'est bien cela ?

— Oui...

— Nous sommes juste là pour remettre un peu d'ordre dans notre société. Débarrasser la France de cette racaille qui jouit d'une impunité absolue. Défendre notre race et notre histoire. Tu comprends cela ?

— Je crois...

— Tu penses que de sales nègres peuvent se permettre de battre à mort un jeune garçon comme toi pour un sachet de drogue ?

Le garçon se contenta de secouer la tête.

— Tu crois qu'il est normal que des gens hypocrites vivent dans l'opulence pendant que d'autres n'ont rien à manger dans leur assiette ?

— Non...

— C'est pour cette raison que nous devons nous battre. Et nous avons besoin de certains moyens, dit-il en montrant les caisses étalées sur la table.

Il marqua une pause en dévisageant attentivement le garçon, avant de reprendre.

— Nous n'hésiterons pas à les utiliser contre quiconque se mettrait en travers de notre chemin. Tu comprends toujours ?

Valentin acquiesça en soutenant son regard et un léger sourire vint effleurer le visage de l'homme.

— Je pense que je peux te faire confiance... La prochaine fois que tu viens ici, cogne à la porte, comme une personne civilisée. C'est très impoli d'observer par les fenêtres.

Il fit un signe à l'homme qui l'avait amené.

— Arnaud, raccompagne-le.

Tandis que le crâne rasé quittait la pièce avec le jeune garçon, l'homme qui avait déjà protesté quelques instants auparavant reprit la parole.

— Pourquoi tu as fait ça ? Si ce même parle, il va nous attirer des histoires...

— Il ne parlera pas.

— Comment peux-tu en être si sûr ?

— Parce que jusqu'à présent, il n'a jamais eu personne pour l'écouter.

Il marqua une pause avant de conclure.

— Il reviendra ici, et je suis sûr qu'il pourra nous être utile.

Renaud laissa un sourire se dessiner sur ses lèvres. Il n'en avait aucun doute. Ce gamin lui rappelait ce qu'il était il y a une vingtaine d'années. Un gosse seul et perdu qui cherche des repères.

## 8

— *Il est temps, Mlle Granger.*

— *Non... répondit-elle dans un souffle.*

— *Croyez-vous sincèrement que vous avez le choix ? demanda Charles de Rivera avec un rire sardonique.*

*Elle sentit les larmes couler le long de ses joues. Tout son corps la faisait horriblement souffrir. Mais ce n'était rien par rapport à ce qui l'attendait. Elle ne put s'empêcher de hurler tandis qu'elle sentait la présence malsaine s'infiltrer dans son esprit. Thomas, je t'en prie, viens me chercher, pensa-t-elle avec désespoir.*

— Melissa, réveille-toi ! glissa une voix lointaine tandis que deux bras vigoureux la secouaient. C'est fini, tout va bien...

Elle ouvrit brusquement les yeux et son regard se posa sur Mikael penché sur elle.

— Je suis désolée, je t'ai encore réveillé...

— Ce n'est rien. Tu veux en parler ?

— Non... Ne m'en veux pas, Mikael. Ne le prends pas pour toi. Je n'ai rien envie de te cacher. C'est juste que... Je ne peux pas...

Une larme se mit à couler le long de sa joue et Mikael l'essuya délicatement avant de la serrer longuement dans ses bras.

— Ce n'est pas grave. Rendors-toi maintenant...

Elle se rallongea et ferma les yeux, mais le sommeil mit longtemps avant de revenir.

Lorsqu'elle se réveilla, Mikael était déjà levé et elle l'entendait s'affairer dans la cuisine. Elle alla le rejoindre et prit une chaise pour s'installer en face de lui.

— Ça va mieux ? demanda-t-il en lui tendant une tasse de café.

— Oui... J'ai réfléchi, Mikael. Je veux retourner chez moi.

Il interrompit son geste et lui demanda lentement :

— Pour quelques jours... ou définitivement ?

— Seulement pour quelques jours. J'ai besoin d'y retourner.

— Tu veux que je t'accompagne ?

Elle acquiesça doucement de la tête. La crainte qui avait envahi Mikael pendant quelques secondes se dissipa. Cela faisait plus d'un an qu'elle avait emménagé dans son appartement parisien, mais il avait toujours su que ce moment viendrait un jour. Celui où elle serait de nouveau suffisamment autonome pour se passer de lui. Celui où elle déciderait de l'endroit où elle avait réellement envie de vivre sa vie.

— Aucun problème. On peut partir jeudi après-midi, si tu veux, après mes cours. Je n'ai rien d'urgent à faire en ce moment.

Il était presque 17 heures, le jeudi suivant, lorsqu'ils s'emparèrent de leurs sacs et du carton de provision pour se diriger vers la voiture. Grosstik sauta dans le coffre sans se faire prier. Le chien s'était rapidement habitué à ce mode de locomotion et se montrait toujours excité à l'idée d'une petite balade. Mikael brancha le GPS, plus pour suivre les informations routières que par réelle nécessité. Il n'avait pas oublié cette route qu'il avait parcourue à de si nombreuses reprises. Ils ne tardèrent pas à quitter les bouchons parisiens pour retrouver l'autoroute. Melissa ne s'était pas montrée très bavarde depuis qu'ils étaient montés dans la voiture.

— Ça va Melissa ?

— Oui.

Mikael lui lança un regard. Il connaissait l'expression qu'elle arborait et il savait que dans ces moments-là, il était préférable de la laisser seule avec ses pensées. Ils restèrent silencieux pendant le reste du trajet. Deux heures plus tard, il se gara devant la maison de Crécy. Les hautes herbes avaient envahi la cour, mais celle-ci était restée fidèle à ses souvenirs. Pendant que Mikael faisait sortir le chien du coffre, Melissa resta debout à observer les lieux. Il s'empara du trousseau de clés qui se trouvait dans un vide-poches, avant de le glisser dans les mains de la jeune femme. Elle le remercia d'un signe de tête et se dirigea sans prononcer un mot vers l'entrée. Elle déverrouilla la porte et appuya sur l'interrupteur.

Ses yeux se dirigèrent immédiatement vers le salon. C'est là que tout avait commencé. Elle se revoyait encore installée dans le canapé,

lorsque les deux hommes avaient fait irruption dans la maison. Elle avait immédiatement compris ce qui l'attendait.

— Qui a rangé les lieux ?

— C'est moi. Je voulais que tu retrouves une maison accueillante à ton retour.

— C'est gentil...

Son visage afficha soudain une expression inquiète.

— Mon Dieu, cela fait tellement de temps que je n'ai pas mis le nez dans mes comptes ou réglé la moindre facture ! Il faut absolument que je fasse le point...

— Je me suis permis de fouiller dans tes dossiers avant de fermer la maison, j'espère que tu ne m'en voudras pas. J'ai fait en sorte que les factures continuent à être réglées.

— Je suis désolée... J'aurais dû me préoccuper de toutes ces questions beaucoup plus tôt, répondit-elle en affichant un air coupable. Merci pour tout ce que tu as fait, je vais te rembourser.

— Il n'y a pas d'urgence, Melissa...

Ils se dirigèrent vers la grange où la moto était sagement garée. Elle passa doucement sa main sur le réservoir poussiéreux, avant de tourner la clé de contact. Les voyants s'allumèrent faiblement et seul un petit couinement à peine perceptible se fit entendre lorsqu'elle essaya de la démarrer.

— On essaiera de recharger la batterie. Ou bien on la changera. Mais je pense qu'il faudra que tu attendes encore un peu avant de la ressortir, c'est peut-être un peu prématuré, tu ne crois pas ?

Elle acquiesça d'un petit signe de tête. Cela faisait déjà plusieurs mois qu'elle avait abandonné les béquilles et qu'elle recommençait à mener une vie normale. Toutefois, ses muscles n'avaient pas encore retrouvé leur pleine puissance et la fatigue s'abattait sur elle rapidement, parfois sans prévenir.

Ils quittèrent la grange et poursuivirent tranquillement leur visite. Les chambres situées à l'étage, bien qu'un peu poussiéreuses, étaient bien rangées, de même que son bureau sur la mezzanine où son ordinateur semblait attendre que quelqu'un accepte de le réveiller. Quand ils redescendirent tous les deux, elle se dirigea machinalement vers la cheminée, s'empara de cartons et de brindilles et s'absorba dans sa tâche.

Il lui laissa le temps de reprendre possession des lieux, tandis qu'il vidait la voiture et rangeait les courses dans le réfrigérateur. Une heure plus tard, la maison semblait avoir repris vie et la musique égayait l'atmosphère. Mikael déposa des assiettes et une bouteille sur la table du salon, puis alla récupérer la pizza dans le four. Ils s'installèrent tranquillement pour leur dîner.

— Comment te sens-tu ?

— Ça va, répondit-elle, les yeux perdus dans le vague. J'aime cet endroit, Mikael... Malgré tout ce qui s'est passé. C'est chez moi, ici.

Ils débarrassèrent la table aussitôt le dîner avalé et se rendirent dans la chambre. Tandis qu'elle se couchait dans son lit, d'autres souvenirs refirent surface. C'est ici qu'elle avait fait l'amour avec Mikael la première fois. La veille de son enlèvement. Elle avait découvert cette nuit-là qu'elle était encore capable d'aimer, même après Thomas. Elle posa sa main sur sa poitrine et se mit à le caresser doucement. Ce sont ces souvenirs qu'elle avait besoin de retrouver. Repartir de ce soir-là, comme si tout le reste ne s'était jamais produit.

Melissa dormait encore profondément lorsqu'il se réveilla et il descendit silencieusement dans la cuisine pour préparer le café. Il se servit une tasse et resta un long moment à contempler le paysage qui s'étendait derrière la fenêtre. Le bruit de la douche qui coulait le sortit de ses réflexions. Melissa ne tarda pas à le rejoindre et ils s'assirent tous deux pour prendre leur petit-déjeuner.

— Qu'est-ce que tu as envie de faire aujourd'hui ? demanda Mikael en attrapant une tartine.

— J'aimerais aller me balader à pied. La forêt est magnifique, surtout à cette époque de l'année. Tu en penses quoi ?

— Excellente idée. Je monte prendre une douche et après je te laisserai me servir de guide.

C'était une belle journée d'automne, ensoleillée mais plutôt fraîche. Ils s'habillèrent chaudement puis sortirent de la maison. Melissa jeta un regard découragé sur l'état de la cour et du jardin.

— Il y a du travail...

— On fera venir quelqu'un pour remettre tout ça en état, si tu veux. Ce n'est pas bien grave...

Ils se dirigèrent vers la forêt située à quelques centaines de mètres et s'engagèrent dans les chemins qui serpentaient entre les arbres. Ils

marchèrent pendant presque deux heures. Mikael ne put s'empêcher de remarquer le visage détendu de la jeune femme qui prenait plaisir à lui faire découvrir la région. Les grands arbres s'étaient drapés de leurs couleurs automnales et il regretta un instant de ne pas avoir emmené son appareil photo. Il finit par noter le boitillement de Melissa qui allait en s'accroissant et se demanda s'ils n'étaient pas partis un peu loin.

— On pourrait faire une petite pause, tu ne crois pas ?

Elle acquiesça et ils se mirent en quête d'un endroit confortable pour s'installer. Le chien vint se coucher au pied de sa maîtresse et elle se mit à le caresser doucement.

— Ça va aller pour rentrer ? J'ai l'impression que tu es fatiguée.

— Ça va aller. Il y a un chemin plus court pour regagner la maison. Mais je suis bien ici. Tout cela me manquait tellement ! dit-elle en montrant le cadre qui les entourait.

— Comment vois-tu l'avenir, Melissa ?

— Avec toi...

— Es-tu bien à Paris, ou préférerais-tu revenir vivre ici ?

— Jamais tu ne pourras t'habituer à la vie ici, n'est-ce pas ? Tu as besoin d'animation autour de toi, tes amis sont là-bas... Je pourrai m'y faire, ne t'inquiète pas. J'aurai juste besoin de venir me ressourcer ici de temps en temps...

— Tu ne regrettes pas ?

— Pas quoi ?

— Le choix que tu as fait. Thomas...

— Thomas a toujours eu raison... répondit-elle en secouant lentement la tête. La vie aussi peut être belle.

— C'est bien. Alors il faut oublier et se tourner vers l'avenir, maintenant.

— Sans doute. Mais je pense qu'avant cela, je dois regarder en face une dernière fois mes fantômes... C'est aussi pour cette raison que j'avais besoin de revenir dans cette maison.

Elle hésita quelques instants avant de poursuivre.

— Tu as toujours un exemplaire du cahier de Jérémy ?

— Oui.

— J'aimerais le lire.

— Tu es sûre que c'est une bonne idée ?

— J'ai besoin de savoir ce que Charles de Rivera lui a fait. Pendant des années, ce garçon s'est retrouvé sous sa coupe. Il aurait pu s'en sortir, mais la chance n'a jamais été avec lui. Alors il a préféré se suicider, pour ne pas revivre ce calvaire, pour protéger sa famille... J'ai besoin de connaître la vérité, Mikael. Toute la vérité. Ces questions hantent mes nuits. J'ai besoin de savoir si je pourrai pardonner un jour... Thomas m'a expliqué que tout n'était qu'une question de temps. Que chaque être, quel qu'il soit, finira par évoluer et atteindre cet état dans l'au-delà qui est proche de la perfection. Personnellement, concernant Charles de Rivera, j'ai du mal à y croire. Je ne suis pas sûre que ma vie soit assez longue pour oublier ce qu'il a fait.

— Lorsque nous serons rentrés à Paris, je te donnerai ce cahier, répondit lentement Mikael. Tu le liras. Si après tu as envie d'en parler, je serai là. Ensuite, il faudra tourner la page, Melissa...

Le reste du week-end passa agréablement et ils n'abordèrent plus ce sujet. Cette région dégageait un charme auquel Mikael n'était pas insensible. Il ne lui était pas difficile de comprendre pourquoi Melissa se sentait tellement bien dans cette maison. Il ne pourrait jamais y vivre, c'était une réalité. Pourtant, il avait apprécié de quitter pendant un moment cette trépidante vie parisienne.

Tandis qu'il conduisait sur la route qui les ramènerait à Paris, Mikael lança un regard affectueux sur la jeune femme endormie à ses côtés. Il devait reconnaître qu'en fin de compte, ces quelques jours s'étaient révélés plutôt bénéfiques. Depuis son réveil, elle s'était laissée porter par les événements, sans réellement s'intéresser à quoi que ce soit, le laissant prendre les décisions et gérer sa vie à sa place. Mais aujourd'hui, elle semblait à nouveau poser son regard sur ce qui l'entourait. Il se laissa aller à sourire. Pour la première fois depuis qu'elle s'était réveillée de son long coma, il se sentait rassuré. Elle n'avait jamais été du genre à extérioriser ses sentiments, même s'il avait fini par comprendre qu'elle tenait à lui. Pourtant, il n'était pas sûr que la vie parisienne qu'il se proposait de lui offrir lui convienne tant que ça : trouver un compromis qui correspondrait à leurs attentes respectives n'était pas chose facile. Mais aujourd'hui, elle recommençait à faire des projets d'avenir. Et il en faisait partie.

## 9

— Pas d'objection ?

Renaud jeta un coup d'œil rapide autour de la table, puis s'empara d'une feuille de papier sur laquelle il inscrivit quelques mots, avant de la glisser avec un certain nombre de documents dans une pochette kraft.

— Grégoire, va me chercher Valentin...

L'un des hommes présents se leva et ne tarda pas à revenir accompagné du jeune garçon.

— Valentin, il faudra que tu ailles la déposer demain matin, dit-il en lui tendant la pochette. C'est tout pour aujourd'hui, tu peux rentrer chez toi si tu veux.

— Tu peux compter sur moi, répondit ce dernier en s'appêtant à repartir.

— Attends...

Renaud sortit une seconde enveloppe de sa poche et la tendit au jeune garçon.

— Ça, c'est pour toi. Reviens nous voir demain, j'aurai sûrement encore du travail pour toi.

Valentin s'empara de la seconde enveloppe qu'il glissa dans sa poche avec un large sourire et un mot de remerciement, puis quitta tranquillement la pièce. Cela faisait maintenant plus d'un an qu'il traînait régulièrement avec les « 88 ». Après cette première visite qui aurait pu si mal tourner, il avait attendu deux semaines avant d'oser y retourner. Renaud l'avait accueilli sans surprise, le prenant rapidement sous son aile.

Il se rendait maintenant au repaire plusieurs fois par semaine, s'occupant en rendant de menus services. Il aimait tout particulièrement quand Renaud décidait de s'accorder un peu de repos et prenait alors le temps de s'asseoir et de lui parler. Passionné

par l'Histoire, il avait l'art de raconter tous ces événements qui s'étaient succédé au fil des années et d'éveiller l'intérêt de son auditoire. Valentin avait conçu une admiration sans borne pour cet homme. Imaginant en lui le père qu'il n'avait jamais eu. Cette rencontre avait bouleversé sa vie : quelqu'un s'intéressait enfin à lui et l'écoutait. Les autres membres du groupe s'étaient montrés beaucoup plus réticents à son égard, mais jamais ils n'auraient osé contredire une décision de leur leader.

Il attrapa son blouson et glissa la pochette dans son sac à dos avant de se mettre en route. Les hautes barres d'immeuble apparurent à l'horizon et il se dirigea d'un pas rapide vers le bâtiment où se trouvait son appartement. Sa mère serait certainement là, allongée sur son canapé à regarder des feuilletons insipides comme c'était généralement le cas. Une vague de tristesse le submergea en pensant à cette dernière. Elle était tellement différente lorsqu'il était encore un petit garçon : gaie et enjouée, pleine de vie. Avant que tout ne bascule. Lorsqu'elle avait rencontré Tony, il avait immédiatement compris que la vie allait changer. Il ne l'avait jamais aimé, mais il n'avait pas son mot à dire. L'ambiance à la maison s'était rapidement détériorée. Les disputes, les coups, la drogue. Lorsque cet homme l'avait abandonnée, elle n'avait jamais pu remonter la pente. Aujourd'hui, elle n'était plus que l'ombre d'elle-même, vivant dans un monde très éloigné de la réalité et ne pensant plus qu'à satisfaire ses propres besoins, comme s'il n'existait plus. Le temps de la complicité, des rires et des longues discussions était largement dépassé.

C'était lui maintenant l'homme de la maison. S'il ne s'occupait pas de temps à autre du ménage et du rangement, nul doute qu'ils habiteraient dans un taudis crasseux. Et sans les revenus qu'il tirait des petits services rendus à l'organisation, le réfrigérateur serait trop souvent vide. Mais il ne s'en sortait pas trop mal et ils arrivaient finalement à vivre dans des conditions potables. Si sa mère s'interrogeait sûrement sur l'origine de cet argent, elle n'avait jamais posé de question. Profitant de cette manne providentielle qui lui permettait d'obtenir ses doses sans retourner dans la rue.

Perdu dans ses pensées, il n'avait pas entendu les trois jeunes gens qui s'étaient rapprochés de lui et il se retrouva rapidement encerclé.

— Bonjour Valentin, tu vas bien ?

Il laissa échapper une grimace et répondit d'un vague hochement de tête en essayant de poursuivre son chemin. Mais l'un des trois jeunes lui barra le passage.

— On ne voit plus beaucoup ta mère dans la rue, en ce moment... Pourtant, d'après ce que l'on sait, cela ne t'empêche pas de continuer à faire ses achats ? Curieux...

— Laissez-moi passer, je rentre juste chez moi...

— Si tu nous montrais d'abord ce que tu as dans ton sac ?

— Je n'ai rien...

— Je n'en suis pas si sûr...

Le jeune garçon jeta un regard rapide autour de lui, mais la rue était déserte. De toute manière, dans la cité, tout le monde jugeait préférable d'ignorer ce qui se passait et se contentait de se détourner de son chemin plutôt que d'intervenir dans des situations comme celle-là. Il hésita quelques instants. Le racket était devenu monnaie courante et ce n'était pas la première fois qu'il avait des difficultés en rentrant chez lui. Toutefois, aujourd'hui, il avait encore la pochette que Renaud lui avait confiée. Il n'était pas question qu'ils mettent la main dessus. Quant à l'enveloppe qu'il avait dans sa poche, l'argent qu'elle contenait devait lui permettre de tenir durant les prochaines semaines... Il n'eut pas le temps de prolonger plus avant sa réflexion et un violent coup dans l'estomac le plia en deux. Il serra les poings en essayant de se défendre, mais se retrouva bientôt submergé par les coups.

— Tu es sûr que c'est une bonne idée ?

— Tu remets en question mes décisions ?

— Non, je suis inquiet, c'est tout. Il ne s'agit pas seulement de jouer les coursiers, aujourd'hui, l'enjeu est beaucoup plus important.

— Un gosse passera plus facilement inaperçu pour déposer le colis.

— Et tu as l'intention de lui dire ce qu'il contient ?

— Ce n'est pas nécessaire. Moins il en saura, mieux ce sera.

— Tu ne crois pas qu'il risque de faire le rapprochement, lorsqu'il apprendra ce qui s'est passé ?

— Quel rapprochement ? Valentin aura simplement remis un colis, réceptionné par la femme de ménage. Elle ne prendra pas l'initiative de l'ouvrir et il restera bien sagement sur le bureau du

journaliste à attendre que celui-ci regagne son domicile. Lorsqu'il l'ouvrira, il se sera écoulé plus de deux semaines. À ce moment-là, toutes les traces partiront en fumée. C'est un fouille-merde et ses ennemis sont nombreux. Aucune chance que l'on remonte jusqu'à nous.

— Le même risque malgré tout de se poser des questions...

Renaud écarta les objections d'un signe de la main.

— Valentin a confiance en moi. Il n'y aura pas de problème.

Il regarda sa montre avant de poursuivre.

— Quelqu'un l'a vu ? D'habitude, il arrive beaucoup plus tôt.

— Non, personne ne l'a aperçu aujourd'hui.

— Nous reparlerons de cette question plus tard, dit-il en fermant le dossier. En attendant, je vais travailler un peu dans mon bureau. Quand Valentin arrivera, envoyez-le-moi.

Renaud se leva et se dirigea vers l'escalier qui menait à l'étage. Une heure plus tard, quelqu'un cognait à sa porte.

— On a des nouvelles de Valentin, Renaud...

Assis sur une chaise, Renaud observait le jeune garçon endormi dans son lit d'hôpital. Depuis qu'il avait été informé des événements, il ne décollerait pas. Valentin ouvrit les yeux et son regard tomba sur l'homme présent à ses côtés.

— Je suis désolé Renaud, ils ont emmené l'enveloppe...

L'homme secoua la tête.

— On verra ça plus tard.

— J'ai essayé de la garder, Renaud...

— J'en suis sûr. Comment te sens-tu ?

— J'ai mal partout et je suis fatigué...

— Les médecins m'ont dit que tu pourrais sortir d'ici deux ou trois jours. Plusieurs fractures, mais rien d'irréparable. Tu es solide et tu te remettras vite. Tu viendras t'installer chez moi, le temps que tu te rétablisses. Je doute que ta mère soit capable de s'occuper de toi.

L'homme se leva et se dirigea vers la fenêtre. Il resta quelques instants silencieux avant de se tourner à nouveau vers Valentin.

— Maintenant, je veux savoir exactement ce qui s'est passé.

Pendant que Valentin parlait, Renaud réfléchissait. La perte des documents contenus dans l'enveloppe était gênante, certes, mais pas irrémédiable. Personne ne pourrait rien en tirer en l'état. Mais il

n'était pas question de laisser passer. Personne n'avait le droit de toucher à ce qui lui appartenait.

— Donne-moi leur nom.

Le jeune homme rentrait chez lui en flânant lorsque les silhouettes se matérialisèrent sur son chemin. En découvrant les visages menaçants des skinheads, son cœur se mit à battre la chamade. Il voulut prendre ses jambes à son cou, mais ses adversaires ne lui en laissèrent pas l'occasion. Il eut l'impression que sa tête allait exploser au moment où le coup s'abattait sur son crâne et il s'effondra par terre.

Lorsqu'il reprit connaissance, il était dans une pièce inconnue et son regard affolé se posa sur ses deux amis, qui gisaient à ses côtés. Plusieurs hommes au crâne rasé ne tardèrent pas à faire irruption dans la pièce. Ils jetèrent un seau d'eau froide sur la tête des deux autres qui ouvrirent immédiatement les yeux en toussant. La colère qui brillait dans le regard de l'homme qui prit la parole lui donna froid dans le dos.

— Vous avez quelque chose qui nous appartient.

Il échangea un regard avec ses amis, avant de répondre d'un ton effrayé.

— Nous ne savions pas qu'elle était à vous... Nous allons vous la rendre...

— Où est-elle ?

— Chez moi, nous n'y avons pas touché...

— Il vaudrait mieux pour vous. C'est le moment d'aller la récupérer. L'un de mes hommes va t'accompagner. Tes amis resteront ici pendant ce temps-là. Une précision, pour le cas où des idées stupides traverseraient ton esprit : si vous n'êtes pas de retour d'ici une heure, tes amis vont mourir. Ta famille risquera d'en pâtir également... Je me suis bien fait comprendre ?

Le jeune homme acquiesça d'un signe de tête. L'un des crânes rasés le leva sans ménagement, puis l'entraîna hors de la pièce. Quarante-cinq minutes plus tard, ils étaient de retour. Renaud s'empara de la pochette kraft que lui tendait le skinhead, y jeta un rapide coup d'œil puis la posa sur une table.

— Il y a encore quelque chose que vous devez apprendre, dit-il en lançant un regard à l'un des skinheads.

Celui-ci s'approcha des trois jeunes gens, avant d'en saisir un et de lui mettre un couteau sur la gorge.

— Valentin Doria aussi est à moi, et j'ai horreur que l'on touche à ce qui m'appartient.

Il eut un signe de tête en direction de son collègue, qui entailla profondément la gorge de sa victime. Un flot de sang s'échappa de sa blessure, tandis qu'elle s'effondrait par terre.

— C'est dorénavant ce qui arrivera à tous ceux qui toucheront à un seul de ses cheveux. Vous deux, je vous laisse partir pour faire circuler le message.

## 10

Melissa était en train de travailler sur son ordinateur, Grosstik sagement couché à ses pieds. Cela faisait quelques mois qu'elle avait repris son activité professionnelle, après cette longue période d'arrêt. L'inactivité avait fini par lui peser et elle redécouvrait le plaisir qu'elle avait toujours éprouvé dans son travail. Mikael lui avait installé un confortable bureau dans la chambre d'amis. Elle se sentait particulièrement bien dans cette petite pièce située sous les toits, éclairée par un large velux. Le chien émit soudain un jappement en entendant le bruit de la sonnette. Elle regarda sa montre. Il était 18 heures, mais elle n'attendait personne. Elle se rendit dans l'entrée, Grosstik sur ses talons, et laissa échapper un sourire en découvrant Marc derrière la porte.

— Bonjour, entre...

— Mike m'a téléphoné. Il m'a dit qu'il rencontrait quelques soucis avec son ordinateur et il m'a demandé si je pouvais passer.

— C'est gentil d'être venu. Je pense qu'il ne devrait pas tarder. Je t'offre quelque chose à boire, ou tu veux aller voir maintenant ?

— Je vais m'y mettre, on boira un coup après.

— Tu connais la maison ! Si ça ne te dérange pas, je vais finir ce que j'étais en train de faire. Appelle-moi si tu as besoin.

— Pas de souci, je vais m'installer.

Une demi-heure, elle entendit la porte d'entrée s'ouvrir. Elle leva le nez de son ordinateur pour saluer Mikael qui entra dans la pièce.

— Marc est arrivé, il est dans ton bureau.

— Oui, j'ai vu. Je vais le rejoindre. Ça va toi ? Tu as bien avancé ?

— Impeccable... Je pense que je vais bientôt arrêter pour ce soir.

Elle se remit à l'ouvrage et prit le temps de finir le chapitre sur lequel elle était en train de travailler avant d'enregistrer son travail.

Elle se rendit ensuite dans la cuisine pour étudier le contenu de son réfrigérateur. Un rôti de porc et quelques légumes feraient l'affaire. Tandis qu'elle attrapait un pot de crème fraîche et quelques épices pour assaisonner l'ensemble, sa rêverie fut interrompue par des rires qui s'échappaient du bureau. Elle glissa le plat dans le four et passa voir où ils en étaient.

— Tout se passe bien ? C'est grave, docteur ?

— Non, on a fini. J'ai réussi à récupérer tous les fichiers, mais clairement, il va falloir songer à investir. Il a fait son temps, celui-là ! Je voulais juste montrer un truc à Mike et on arrête.

— Tu manges avec nous ?

— Si tu me prends par les sentiments...

Un quart d'heure plus tard, ils se retrouvaient tous les trois dans le salon pour prendre l'apéritif.

— Alors, Melissa, le travail ça marche ? demanda Marc après avoir bu une gorgée de son verre de vieux rhum.

— Oui... Ça fait du bien de reprendre. Je ne suis pas faite pour être oisive. Et puis, j'aime ce que je fais.

— Qu'est-ce que tu traduis, en ce moment ?

— Un roman historique. J'aime beaucoup cet auteur. Toujours passionnant. Tu devrais le lire, je te donnerai les références.

— Mmmm... Tu sais, moi les livres...

— On le trouve en e-book si tu préfères !

— J'y songerai...

— Bon, je n'insiste pas. Et toi, où te mènent tes investigations ?

— Une affaire sordide. Une petite enflure qui use de son charme pour séduire des jeunes femmes un peu paumées mais dotées de situations stratégiques et leur subtiliser des informations confidentielles. Il n'en est pas à son coup d'essai et n'a aucun scrupule. Je surveille ses mails et son ordinateur depuis près de deux semaines et ça m'a donné envie de vomir. J'ai hâte de voir la tête qu'il va faire quand il va se remettre dessus, en voyant que la femme de ménage est passée...

— Parce que tu peux intervenir à distance sur son ordinateur ?

— Facile ! À partir du moment où il a une connexion Internet.

— Alors n'importe qui peut aller voir ce que j'ai sur mon ordinateur, par exemple ?

Marc échangea un regard avec Mikael avant de répondre.

— Tous ceux qui bidouillent suffisamment en informatique et qui ont une bonne raison de s'intéresser à toi...

Un silence gêné s'instaura. Melissa dévisagea un moment les deux hommes assis en face d'elle.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Ce qui ne va pas, finit par répondre Mikael lentement, c'est que j'avais chargé Marc d'enquêter sur toi à l'époque. Comment crois-tu que j'ai fini par te retrouver ? Tu n'avais pas été très loquace lors de notre première rencontre, c'est le moins qu'on puisse dire. Mais j'avais compris que tu détenais la réponse à de nombreuses questions et je ne pouvais pas abandonner cette piste. Alors, j'ai fait appel à Marc... Enfin, c'est le passé tout cela et il vaut mieux le laisser à sa place, tu ne crois pas ? Toujours est-il que Marc a toujours eu peur que tu lui en veuilles si jamais tu venais à l'apprendre.

— Tu as vraiment mené une enquête sur mon compte ?

Ce dernier approuva avec un sourire gêné.

— Tu as visité mon ordinateur ?

— Oui.

— Et quoi d'autre ?

— Interrogé des personnes qui te connaissaient. Visité les sites de l'administration, des bases de données confidentielles, pour chercher toutes les informations se rapportant à toi. Tes revenus, tes activités, tes goûts, ton histoire... Enquête de routine, quoi...

Melissa prit quelques instants pour assimiler ce qu'elle venait d'entendre. Jamais elle ne s'était demandé comment Mikael avait pu retrouver sa trace à l'époque. Réflexion faite, il est évident qu'il n'avait guère eu le choix. Mikael avait raison, c'était le passé et il fallait le laisser à sa place. Pourtant, savoir que quelqu'un avait fouillé dans sa vie privée lui laissait une curieuse impression.

— Je pourrais voir ce rapport ?

Marc lança un regard à Mikael, qui se leva avec un simple hochement de tête. Il quitta la pièce pour se rendre dans son bureau et revint quelques minutes plus tard, une enveloppe kraft à la main. Ils restèrent silencieux, pendant que Melissa prenait son temps pour lire les différents documents.

— Je me rappelle cette jeune femme... Elle était assistante à la Maison d'édition pour laquelle je travaillais. C'est vraiment ce qu'ils pensaient de moi ?

— Il ne faut pas lui en vouloir, répondit Marc. Tu étais différente, tu ne vivais pas comme la majorité des personnes. On sait bien que les gens ne sont pas toujours très tendres quand ils ont en face d'eux quelqu'un qu'ils ne comprennent pas...

Melissa lui jeta un coup d'œil.

— Tu parles par expérience, n'est-ce pas ?

— Un petit garçon binoclard et un peu joufflu, qui passe son temps plongé dans des livres d'informatique ou à décortiquer son ordinateur pendant que les autres draguent les filles et sortent en boîte n'est pas ce qu'il y a de plus populaire au collège... répondit-il en haussant les épaules.

Elle se replongea dans sa lecture, jusqu'à la dernière page.

— Et toi, c'est vraiment comme ça que tu me voyais ?

— L'erreur est humaine, Melissa. Je suis désolé. Mais ne le dis pas trop fort, j'ai mon client à côté. Il risque de me demander des comptes...

— Non, tu n'as pas à être désolé, dit-elle en secouant la tête. Tout ce qui est écrit là-dedans était vrai. À l'époque. C'est juste qu'aujourd'hui, j'espère que tu as changé d'avis...

— Bien sûr, répondit-il en soupirant. Je savais que ce n'était pas une bonne idée que tu lises ce rapport. Je n'avais jamais été amené auparavant à sympathiser avec une personne sur qui j'ai enquêté. Ce n'est pas un très bon départ pour établir des relations saines et honnêtes...

— Tu avais vraiment peur que je fasse la tête ?

— Mmmm...

— Alors rassure-toi... Honnêtement, je préfère le savoir. Et même si clairement, ce n'est pas grâce à toi que Mikael est resté avec moi... c'est quand même grâce à toi qu'il m'a retrouvée !

Elle se tourna vers Mikael avec une mimique interrogative.

— Ce qui m'échappe quand même, c'est comment toi, tu as pu avoir envie de sortir avec moi après avoir lu ça...

Ce dernier répondit avec un petit rire.

— J’ai toujours eu un esprit de contradiction assez développé... Bon, tout est en ordre maintenant ? Tu vois, Marc, je t’ai toujours dit que tu n’avais pas à te faire de souci pour la réaction de Melissa.

— Mmmm...

— Ne fais pas cette tête-là. Allez, dit Mikael en levant son verre, au rétablissement de la vérité ?

— Sans rancune, rajouta Melissa avec un clin d’œil vers Marc.

Ils prirent le temps de boire quelques gorgées, puis Melissa reposa son verre et leur fit signe de passer à table. Elle passa par la cuisine récupérer le plat et se mit à faire le service.

— L’auberge est bonne, Melissa, lança Marc en goûtant son assiette. Tu devrais te méfier, sinon je serais capable de revenir trop souvent !

Elle le regarda avec un sourire amusé.

— Alors, maintenant que tu as bouclé ton dossier, c’est quoi tes projets, à part dévaliser mon frigo ?

— Temps calme. Je crois que je vais m’octroyer des vacances.

— Toi, des vacances ? Tu sais au moins ce que ça veut dire ?

— Deux jours à Deauville, à mener la vie de château. Aller voir un peu ce qui se passe du côté du Casino, histoire de perdre un peu de cet argent durement gagné... Bref, s’amuser un peu quoi.

— Deux jours, moi j’appelle ça un week-end... constata Melissa avec un petit rire.

— Oui, mais le troisième normalement, mon portefeuille est devenu tout plat et ce n’est plus très raisonnable. Et puis honnêtement, je suis tellement bien chez moi ! Je m’ennuie vite lorsque je suis loin de mes ordinateurs chéris...

— Tu sais qu’accessoirement, on peut chérir autre chose que des ordinateurs ?

— En ce moment, j’en suis réduit à ça, malheureusement. Mais puisqu’on parle vacances, et vous ? L’été arrive, période propice pour abandonner notre chère capitale. Tu n’as pas envie de bouger un peu, Melissa ? Mike, je ne lui pose même pas la question...

— Pourquoi pas...

— Et tu aurais envie d’aller où ?

— Italie, Islande, Indonésie, Chili, États-Unis, etc. N’importe quel endroit à partir du moment où il y a des volcans... Pas forcément envie de voir des gens, je n’aime pas trop la foule...

— Même pas surpris...

— Ne me fais pas regretter ce que j'ai dit tout à l'heure...  
répondit Melissa avec un regard désapprouvateur.

— Oups...

— En attendant, j'ai toujours été fascinée par les volcans. Le Japon, on va éviter, et de toute façon, Mikael en revient.

— C'est vrai, c'était comment ?

— Édifiant, répondit Mikael avec une petite grimace. Cela fait cinq ans que la tempête a ravagé la centrale nucléaire de Fukushima et le monde extérieur a déjà tout oublié. Je pense qu'une petite piquûre de rappel de temps en temps est nécessaire.

— Pour tirer les leçons du passé ? Éviter de reproduire les mêmes erreurs ? Pas sûr que cela soit suffisant... Je ne sais pas quand les hommes politiques et les ingénieurs décideront d'arrêter de jouer aux apprentis sorciers. Un jour toutes ces maudites centrales vont nous péter au nez...

— Pas si facile, Marc. On vit dans une société où consommer est devenu le maître mot. Pour consommer, il faut produire. Et pour produire, il faut de l'énergie, toujours plus d'énergie... Le nucléaire n'est sûrement pas la solution idéale, mais à l'heure actuelle, je ne vois guère comment s'en passer. Qu'est-ce que tu dirais si demain tu n'avais plus suffisamment d'énergie pour faire marcher tes petits « chéris » ?

— Rien qui soit très agréable à entendre...

— Venant de toi, c'est un bel euphémisme.

— Tout ça pourrait alimenter les discussions jusqu'au bout de la nuit ! Mais je crois que certaines ne tiendraient pas jusque-là...

— Pas faux... glissa Melissa en étouffant un bâillement. Je crois que je ne vais pas tarder à regagner mon lit...

# 11

Les enfants chahutaient gaiement dans la classe pendant que la maîtresse finissait de ranger les restes du gâteau d'anniversaire. L'heure de la sortie approchait à grands pas.

Nicolas lança un regard affolé autour de lui. Un bruit insupportable résonnait dans sa tête. Il essaya de se frayer un chemin jusqu'à l'angle du fond où il avait l'habitude de se réfugier quand il ne se sentait pas bien. Mais la petite fille l'empêchait de passer. Il la poussa brutalement et se précipita dans son petit coin en se mettant les mains sur les deux oreilles pour ne plus rien entendre. La fillette perdit l'équilibre et poussa un hurlement au moment où sa tête heurtait violemment l'angle d'une chaise. La maîtresse jeta un œil affolé sur le sang qui giclait et s'approcha de l'enfant tandis que son atsem courait chercher de l'aide. La tête sur les genoux, les oreilles bouchées et les yeux fermés, Nicolas poussa un soupir de soulagement. L'animation qui régnait autour de lui ne l'atteignait plus. Il était déjà loin.

— Je pense que vous comprenez ma position. Je ne peux pas continuer à accueillir Nicolas si celui-ci représente un danger pour les autres enfants. Nous avons malheureusement de gros effectifs et les enseignants ne peuvent assumer cette charge supplémentaire...

Anne échangea un regard avec son mari, tandis que la directrice de l'école maternelle continuait à parler. Ils avaient bien compris tous les deux que la décision était sans appel. L'entretien tournait à sa fin. Ils se levèrent, serrèrent la main de la femme qui se tenait en face d'eux et quittèrent le bureau. Ils retrouvèrent Nicolas assis sur une chaise dans le couloir, qui les regarda arriver d'un air malheureux.

— Viens Nicolas, on rentre à la maison.

— Je suis désolé... souffla-t-il avant d'adopter ce regard fixe que ses parents connaissaient trop bien.

Anne l'observa avec tristesse tandis qu'ils regagnaient leur véhicule. De sombres pensées l'envahirent pendant le trajet du retour.

Nicolas était tellement gentil... Mais peu de gens arrivaient à comprendre sa différence. Sa bizarrerie déconcertait, son hypersensibilité et ses maladresses étaient souvent mal perçues, que ce soit par les autres enfants ou même par le corps enseignant qui ne faisait pas preuve d'une réelle patience. Il s'était vite retrouvé la proie de moqueries, voire de coups pendant les récréations qu'il redoutait au plus haut point. Ce n'était pas la première fois qu'ils se retrouvaient ainsi convoqués par la directrice.

En le voyant grandir, ses parents avaient rapidement réalisé que ses réactions étaient totalement inhabituelles. Au bout d'un certain temps, un médecin avait fini par diagnostiquer un trouble autistique. Antoine avait toujours été d'un inépuisable optimisme, mais elle avait eu plus de mal à lutter contre le désespoir qui l'avait alors envahie. Ce petit garçon, ils l'avaient tant désiré... Ils avaient toujours rêvé de fonder une grande famille, d'une maison remplie de rires d'enfants. Sans doute parce que cela leur avait manqué pendant leur enfance, à l'un comme à l'autre.

La mère d'Anne l'avait élevée seule, son père était parti alors qu'elle était âgée de quelques mois et elle ne l'avait jamais connu. Cette dernière s'était épuisée au travail pour lui offrir une vie décente et, si ce n'était pas toujours très drôle à l'époque, elle n'avait jamais manqué de rien sur un plan matériel. Mais le plus important, c'était que l'amour avait toujours régné en maître dans son foyer. Antoine n'avait pas eu cette chance. Abandonné lorsqu'il était tout bébé, promené de famille d'accueil en famille d'accueil, il s'était retrouvé confronté très jeune à la dureté de la vie.

Une rencontre au lycée alors qu'ils étaient tous deux adolescents et ils ne s'étaient jamais plus quittés. Délaisant la Picardie dont ils étaient originaires, des rêves et des projets plein la tête, ils avaient rejoint la capitale. Elle s'évertuait à faire bouillir la marmite avec son petit salaire de professeur, tandis qu'Antoine travaillait en extra comme serveur, ce qui lui permettait de poursuivre ses études. Antoine avait finalement obtenu son diplôme d'ingénieur en informatique et son travail avait porté ses fruits. Il s'était installé à

son compte et aujourd'hui, ils ne s'en sortaient pas trop mal même si leur budget était parfois serré.

Dès qu'ils en avaient eu les moyens, ils avaient acheté cette ancienne maison dans la région parisienne. Pas très grande et nécessitant d'importants travaux, mais dotée d'un petit jardin sympathique, située non loin d'une gare leur permettant de rejoindre directement Paris et dans un village plutôt agréable. L'idéal pour accueillir une gentille famille. Le jour où Nicolas était arrivé, leur bonheur était à son comble.

Puis au fil du temps, l'inquiétude et les soucis avaient envahi leur foyer. Depuis qu'ils avaient pris conscience de son handicap, son avenir était devenu leur principal sujet de préoccupation. Ils espéraient tous deux qu'il pourrait un jour mener une vie normale, s'intégrer dans cette société qui se montrait souvent si dure et intransigeante, et enfin trouver le bonheur qu'il méritait. Cependant, leur rêve d'une famille nombreuse s'était éteint. Ils avaient longuement hésité, pesant le pour et le contre, avant d'en arriver à cette conclusion. Nicolas avait besoin de toute leur attention et occupait déjà pleinement leur vie. Le spécialiste auquel ils s'étaient adressés avait évoqué une anomalie probablement héréditaire. Ils avaient compris ce que cela pouvait impliquer.

Leur vie s'était lentement transformée en un parcours du combattant. Elle n'était pas près d'oublier le premier pédopsychiatre qu'ils avaient consulté. Celui-ci les avait bombardés de questions, plus enclin à trouver la source du problème dans leur propre histoire que dans l'esprit de Nicolas. Anne était ressortie au bord des larmes de ce rendez-vous, persuadée que tout était de sa faute, cherchant désespérément à comprendre les erreurs qu'elle avait pu commettre pour en arriver là. Avant qu'Antoine n'arrive enfin à la convaincre que son discours n'avait rien à voir avec la réalité. Ils n'étaient pas des parents psychotiques et déséquilibrés. Seulement des parents normaux aimant leur enfant.

Ils avaient dû se battre face à des médecins imbus d'eux-mêmes, persuadés d'être les seuls à détenir la vérité, qui ne prenaient même pas la peine de les écouter. Mais également face à des administrations rigides et intolérantes. Heureusement, grâce à l'aide fournie par différentes associations, ils s'étaient sortis de cette mauvaise passe. Sur les conseils du médecin qui suivait maintenant Nicolas, ils

avaient fait en sorte de le scolariser au sein de l'Éducation Nationale. Ce dernier était convaincu des bienfaits de la stimulation au contact des autres enfants et de la nécessité de le maintenir dans le circuit social. Non sans mal, le petit garçon avait finalement été admis plusieurs demi-journées par semaine dans l'école maternelle de la commune où ils résidaient. La vie n'était pas toujours simple et ils devaient organiser leurs horaires de travail en fonction de son accueil à l'école et des rendez-vous en hôpital de jour, cependant ils avaient atteint un certain équilibre.

Jusqu'à aujourd'hui. Désormais, Nicolas n'avait plus sa place à la maternelle. Anne n'était pas certaine, en fin de compte, que cette nouvelle soit si catastrophique. Nicolas ne s'était jamais senti à l'aise à l'école et il serait sûrement soulagé de ne plus devoir s'y rendre. Restait à savoir comment ils pouvaient envisager l'avenir maintenant.

## 12

L'atelier de peinture occupait un coin du salon. Anne nettoya son pinceau et observa un moment la toile sur laquelle elle travaillait. Un paysage irlandais, aux courbes et couleurs apaisantes. La peinture avait toujours été son passe-temps favori et elle y puisait calme et réconfort. Lorsqu'elle peignait, ses soucis semblaient s'évaporer. Elle se retourna en sentant une main se poser sur son épaule.

— On va trouver une solution, Anne...

— Je ne sais pas s'il arrivera à s'intégrer un jour, répondit-elle avec un sourire triste.

— Il n'a même pas six ans. Il lui faut du temps pour arriver à se maîtriser, à contrôler ses réactions. On sait qu'il ne pensera jamais comme toi et moi, mais si on l'aide, il pourra apprendre à se comporter parmi les autres.

— J'ai parfois l'impression que personne ne veut l'aider... On vit dans un monde où le temps, c'est de l'argent. Personne n'accepte de perdre son temps. Et lui, c'est de ça dont il a besoin...

— Nous, nous serons là pour lui. Nous lui consacrerons tout le temps dont il aura besoin.

— Peut-être devrions-nous repenser à la Belgique, comme cela nous avait été conseillé ? Ils ont une approche du problème tellement plus humaine et disposent de traitements de pointe dans ce domaine. Aujourd'hui, la France n'est pas faite pour des enfants comme Nicolas, je crois qu'on en a eu la preuve...

— Cela veut dire abandonner notre vie ici, notre maison, nos emplois... Comment pourrions-nous nous en sortir ? Mes clients sont à Paris. Il faudra tout recommencer. Je ne suis pas sûr que nous ayons les moyens de nous lancer dans un tel projet...

Cette option avait déjà fait l'objet de nombreuses discussions, mais ils n'avaient jamais réussi à se décider. Les risques sur un plan

matériel et financier étaient évidents et leurs maigres économies ne leur permettraient pas de tenir bien longtemps s'ils rencontraient des difficultés pour s'installer dans ce nouveau pays. Par ailleurs, ils s'interrogeaient sur les répercussions d'un changement de vie aussi radical pour Nicolas. Ils restèrent silencieux quelques instants et Antoine finit par reprendre la parole.

— Je me demande si Nicolas est vraiment prêt pour affronter le monde extérieur. L'idée de sortir l'a toujours perturbé. Regarde ses angoisses et ses cauchemars lorsqu'il devait aller à l'école...

Anne lui répondit en secouant doucement la tête.

— Le garder à la maison n'est pas forcément la bonne solution. Il risque de se renfermer encore plus. Il faut absolument éviter qu'il s'isole du monde extérieur. Dès à présent, sinon il sera trop tard...

— À n'importe quel prix ?

— Non, bien sûr... Il est clair que l'école classique ne lui convient pas. Le personnel n'est pas formé pour s'occuper de cas comme lui. Peut-être que si nous arrivons à obtenir un auxiliaire de vie scolaire à ses côtés...

— Tu sais comme moi que le nombre d'AVS disponible est largement insuffisant. Notre dossier a déjà été refusé.

— On pourrait réessayer...

— Non, sincèrement je n'y crois plus.

— Alors il faut lui trouver une place dans un établissement spécialisé. Il existe des classes d'intégration scolaire pour les enfants autistes, nous en avons déjà entendu parler. Si on veut qu'un jour, il puisse s'en sortir, il a besoin d'apprendre, comme n'importe quel enfant...

Antoine haussa les épaules.

— Je suis persuadé qu'il apprend plus avec toi qu'à l'école. Tu sais comment il réagit et tu sais te montrer patiente. Tu prends la peine de lui expliquer calmement les choses, plusieurs fois si nécessaire. Ce n'est pas le cas partout... Il est intelligent et il a une excellente mémoire. C'est simplement sa logique qui est différente...

Anne resta silencieuse. Elle avait effectivement pris l'habitude de le faire travailler, appliquant à la lettre les méthodes et les conseils qui leur avaient été donnés. Elle avait parfois été surprise par les résultats obtenus. Le problème ne se situait pas réellement au niveau de ses capacités à apprendre.

— Il faudrait recontacter l'Association. Ils ont toujours eu de bons conseils... reprit-elle.

— Oui. Demain je vais les appeler pour prendre rendez-vous. En attendant, je pense qu'il est temps d'aller se coucher.

— Je vais voir s'il dort et j'arrive.

Elle se rendit dans sa chambre et observa tristement le petit garçon endormi. Comme elle avait coutume de le faire, elle prépara soigneusement ses affaires pour le lendemain sur sa chaise. Nicolas devait pouvoir les apercevoir dès qu'il ouvrirait les yeux, faute de quoi la journée s'annoncerait difficile. Il était indispensable de ne jamais changer ses habitudes. Elle l'embrassa tendrement et remonta la couverture. Il était différent, certes. Mais c'était son fils et elle l'aimerait, quoi qu'il arrive.

## 13

— Plutôt sympa le film, tu en as pensé quoi ? demanda-t-il en remontant dans la voiture.

— J'ai eu quelques doutes quand j'ai vu le sujet, répondit Melissa, mais finalement je ne regrette pas. Je l'ai trouvé vraiment bien.

La comédie dramatique qu'ils avaient choisie racontait la vie d'un jeune homme handicapé. Un sujet un peu sombre, mais traité avec une certaine finesse et un humour qui les avait fait rire aux éclats à de nombreuses reprises. Elle se remémora un moment cette période où elle-même s'était retrouvée dans un fauteuil roulant, sans savoir ce que l'avenir allait lui réserver, et en arriva à la conclusion que jamais elle n'aurait pu affronter la situation avec un tel courage et une telle détermination.

— Tu veux passer boire un dernier verre à la maison ?

Elle hésita quelques instants avant de répondre. Elle avait apprécié la soirée. Parfois, elle se demandait ce qu'elle deviendrait sans l'épaule secourable qu'il n'hésitait pas à lui offrir lorsqu'elle sentait les idées noires l'envahir. Mais elle finit par décliner l'invitation.

— Non, c'est gentil. Je crois que je préfère rentrer me coucher. Il est déjà tard.

Il n'insista pas et la déposa devant son immeuble. Melissa fouilla cinq minutes dans son sac avant d'arriver à remettre la main sur son trousseau de clés. Il avait toujours la fâcheuse manie de se glisser dans les recoins les plus improbables. Elle ouvrit la porte, puis se glissa dans l'appartement vide et silencieux.

Pendant quelques instants, elle imagina que Grosstik allait venir lui faire la fête, comme à son habitude, mais malheureusement, ce ne fut pas le cas. Cela faisait six mois maintenant qu'il s'était éteint de sa belle mort, après quatorze ans d'une fidélité à toute épreuve. Encore aujourd'hui, sa présence lui manquait. Mikael lui avait

suggéré à plusieurs reprises de reprendre un animal, mais elle s'y était opposée. Grosstik était irremplaçable. Peut-être avec le temps changerait-elle d'avis, mais le moment n'était pas encore venu.

Elle accrocha sa veste au portemanteau, posa son sac sur la table du salon et se dirigea vers la cuisine pour se préparer une tisane. Pendant que l'eau chauffait, elle alluma la télévision et bascula directement sur le canal réservé aux informations.

Elle sentit une sueur froide l'envahir tandis que des images sanglantes s'affichaient sur l'écran. La flambée de violence semblait avoir atteint son paroxysme dans ce petit pays africain. La crise sociale, l'ampleur de la répression et la récupération politique avaient provoqué un véritable embrasement de la situation. La population paraissait avoir échappé au contrôle du gouvernement et des partis concernés. Des plans d'urgence avaient été mis en place pour évacuer les ressortissants étrangers et il n'en restait plus beaucoup dans le pays. Mais Mikael était encore sur place.

Depuis trois semaines, Melissa avait découvert la routine de celles qui partageaient la vie de ces reporters. Lorsque Mikael avait repris ses voyages à l'étranger, il se contentait au départ de séjours assez courts et de destinations sans risques réels. La solitude ne lui avait jamais fait peur et elle s'accommodait sans trop de mal de ses absences. En profitant parfois pour s'échapper à Crécy, retrouvant avec plaisir le calme de la région. Mais le jour où il avait été contacté pour ce reportage, la proposition se situait dans un autre registre. C'était la première fois depuis qu'ils vivaient ensemble qu'on lui suggérait de retourner dans un pays en plein conflit, avec tous les risques inhérents.

Au fur et à mesure que les années passaient, Melissa avait compris que son ancienne vie manquait à Mikael, notamment quand il se retrouvait en compagnie de ses amis et collègues et qu'elle voyait passer un soupçon de nostalgie dans son regard. Lorsqu'il avait évoqué avec elle ce voyage, elle n'avait donc pas émis la moindre objection. Estimant qu'elle n'avait pas le droit de l'empêcher de suivre sa voie. Il avait malgré tout hésité avant de donner sa réponse, mais il n'avait pas résisté longtemps à l'appel de l'aventure. Si le fait que Liam et Kevin étaient déjà sur place avait sûrement influé sur son choix, ce n'est sans doute pas le seul paramètre qui avait motivé sa décision. Mikael s'était déjà rendu à plusieurs occasions dans ce petit

pays d'Afrique du sud qu'il connaissait particulièrement bien, avant que les conflits n'atteignent une telle ampleur.

Elle commençait à comprendre pourquoi la plupart des collègues que Mikael lui avait présentés étaient encore célibataires, se contentant de liaisons sans lendemain. L'angoisse continuelle, la crainte de recevoir de mauvaises nouvelles : existait-il des femmes qui pouvaient vivre avec ça ? Lorsqu'elle se couchait le soir, elle essayait d'imaginer où il était, ce qui l'entourait et ce qu'il pouvait ressentir. Curieusement, jamais lui ou ses amis, pas même Liam et Kevin avec lesquels ils étaient pourtant très proches, ne parlaient du quotidien qui était le leur dans ce type de situations. Des peurs ou des doutes qu'ils devaient parfois éprouver. Se contentant de plaisanter et de raconter avec humour les anecdotes cocasses. Jusqu'à présent, cela ne lui avait jamais posé de problème. Mais aujourd'hui, elle se retrouvait seule avec ses interrogations.

Tous les amis de Mikael qui savaient où il se trouvait en ce moment s'étaient donné le mot pour la distraire et la sortir depuis son départ. De larges bouffées d'air pur dont elle avait bien besoin, mais qui ne pouvaient malgré tout effacer cette anxiété qui la rongait.

Un simple mot de sa part et Mikael renoncerait à ce type de reportages. Pourtant, avait-elle réellement le droit de se mettre entre lui et sa passion ? De lui interdire quoi que ce soit ? Cette question tournait en permanence dans son esprit.

Il était plus de 2 heures du matin et son coup de fatigue était passé. Elle n'avait plus aucune envie de dormir et d'aller se coucher seule dans ce grand lit. Elle n'était pas sûre de pouvoir supporter encore une nuit d'angoisse.

# 14

Ils avaient installé leurs tentes dans un endroit perdu où personne ne pourrait les déranger. Un campement spartiate, où le confort était exclu. Mais Valentin était heureux. C'était la première fois qu'ils lui proposaient de se joindre à eux pour participer à ce camp. Cela ferait bientôt cinq ans qu'il les fréquentait, pourtant il n'avait toujours pas été officiellement admis comme un « 88 ». Il n'avait pas encore le droit de porter l'écusson sur son blouson.

— Plus tard, répondait toujours Renaud avec un sourire lorsqu'il l'interrogeait sur la question. Tu es beaucoup trop jeune. Normalement, il faut être majeur pour faire partie du mouvement. Et ensuite, il faudra que tu fasses tes preuves...

Valentin se dirigea d'un pas rapide vers la zone d'entraînement au tir. Depuis plusieurs jours, le bruit des détonations résonnait dans la forêt et les cibles s'amoncelaient par terre. Il avait découvert cette activité avec un immense plaisir et les progrès qu'il avait réalisés depuis son arrivée étaient impressionnants. La pratique des arts martiaux et des sports de combat lui plaisait également, mais il avait toujours été plutôt chétif et il devait reconnaître qu'il faisait rarement le poids face à ses adversaires.

La journée passa sans même qu'il s'en rende compte. Ils se retrouvèrent tous le soir autour d'un grand feu de camp pour manger leur ration en refaisant le monde. Ils se couchèrent tôt cette nuit-là. Le lendemain, une autre activité les attendait et ils devaient être en forme. Un jeu de rôle en pleine forêt simulant une bataille entre deux armées adverses. Pendant plusieurs jours, ils allaient devoir s'affronter sans ménagement, jusqu'à atteindre l'objectif fixé : la capitulation de l'un des deux groupes.

— Je pense que vous avez tous retenu le règlement. Interdiction d'utiliser des armes blanches. Vous disposez des armes qui vous ont été confiées et les combats au corps à corps sont autorisés. Avec une limite cependant. Il est indispensable que vous appreniez à vous contrôler. Tout le monde devra quitter cet endroit sur ses deux jambes... Les débordements seront sévèrement sanctionnés.

Renaud jeta un regard circulaire sur les hommes qui l'écoutaient religieusement, sans prononcer le moindre mot.

— Ceux dont le brassard aura été subtilisé seront considérés comme éliminés. Ils devront regagner le camp de base et patienter ici jusqu'à la fin des combats. À vous de montrer votre valeur... Des questions ?

Un grand silence lui répondit.

— Alors, tout est en ordre. Pour tous, rendez-vous ici au plus tard à la même heure dans trois jours. La première équipe peut quitter les lieux. La seconde suivra dans trente minutes. Que les meilleurs gagnent !

Le premier groupe commença à s'éparpiller dans la nature, tandis que la vingtaine d'hommes qui restait sur place attendait impatientement. Valentin regarda ses collègues, prêts à l'action et le visage tendu, avant de reporter son attention sur l'arme qui leur avait été remise. Si les balles étaient remplacées par des billes de peinture, la réplique était très minutieuse. Tout avait été pensé et conçu dans le moindre détail, de l'équipement jusqu'aux uniformes qui leur avaient été fournis. Lorsque la demi-heure fut écoulée, il mit sur son dos le sac contenant son matériel de survie et s'empressa de suivre les hommes de son équipe.

Renaud resta immobile quelques instants, savourant le calme retrouvé de la clairière. La voix qui s'éleva derrière son dos vint interrompre le cours de ses réflexions.

— Tu n'as pas peur que le problème de l'année dernière se reproduise ?

Il se tourna vers son bras droit qui se tenait à ses côtés, avant de répondre en secouant la tête.

— Ils sont prévenus. Les responsables à l'époque ont payé le prix de leur erreur. Et puis, il faut reconnaître que Julien était un maillon faible...

Il haussa les épaules et se dirigea vers sa tente où il avait installé un bureau de fortune. C'était la première fois l'an passé qu'un tel incident s'était produit. L'un d'entre eux n'avait jamais repris le chemin du retour. Les choses étaient allées trop loin. Ils n'avaient guère eu de difficultés pour se débarrasser du corps et personne ne s'était jamais inquiété de sa disparition. Il était parfois difficile de contenir la violence de ces hommes lorsqu'ils se retrouvaient pris dans le feu de l'action. Il ne s'agissait pas d'un jeu, mais de les préparer à la guerre et d'en faire des soldats, obéissants, durs et impitoyables.

Valentin émit un juron en réalisant que son arme ne contenait plus de munitions. Il sursauta au moment où une balle l'atteignait au niveau de l'épaule. Même s'il s'agissait seulement de balles en caoutchouc qui éclataient en répandant leur peinture au moment où elles atteignaient leur cible, l'impact était toujours douloureux. Il était certain qu'il aurait un magnifique bleu à l'endroit où il avait été touché. Il avait eu de la chance : quelques centimètres de plus et la balle aurait atteint sa poitrine. Les règles étaient strictes, une telle « blessure » provoquait une élimination d'office et un retour immédiat au camp de base. Ce n'était pas le cas, pourtant il n'était pas sûr malgré tout que sa position soit très enviable. Il se retourna et s'apprêta à courir pour échapper à son poursuivant, mais son pied se prit dans une racine et il s'écroula de tout son long. Il était seul avec son adversaire, il ignorait où se trouvaient les autres. Personne à l'horizon pour lui venir en aide.

L'homme s'approcha rapidement de lui et jeta son arme par terre avec un sourire carnassier. Aucune chance dans un combat au corps à corps : il devait peser au moins trente kilos de plus que lui et Valentin l'avait déjà vu à l'action... Il banda ses muscles et s'apprêta à l'affronter malgré tout, lorsqu'une silhouette se matérialisa derrière le dos de son adversaire, lui assenant un violent coup sur la tête. La brute épaisse s'effondra sans un bruit.

— Merci, Laurent... Je crois que je te dois une fière chandelle...

— Possible...

— Tu n'as pas cogné un peu fort ?

— Non, t'inquiète, il est juste sonné. Ramasse son brassard et on se barre d'ici.

Valentin se releva, attrapa le bout de tissu accroché au bras de l'homme, et ils s'empressèrent de quitter les lieux.

— Il va t'en vouloir à mort quand tu remettras son brassard au camp ! Déjà qu'il ne te portait pas dans son cœur...

— J'avais remarqué, mais je ne sais pas pourquoi...

— Tu ne t'en doutes pas ?

— Je n'ai jamais rien fait contre lui...

Laurent le regarda en éclatant de rire.

— Tu es vraiment trop naïf, toi... Ce qu'il ne supporte pas, c'est la protection dont tu bénéficies. Et il n'est pas le seul dans ce cas, d'ailleurs. Les autres sont plus discrets, c'est tout. Dis-moi, entre toi et Renaud, c'est sérieux ?

Valentin se contenta de le dévisager d'un air ahuri.

— Quoi, tu veux que je te fasse un dessin ? Tu ne vas pas me dire qu'il n'y a rien entre vous ? Il se comporte différemment avec toi. Et quand on a une jolie petite frimousse comme la tienne, c'est normal que les gens s'interrogent... Moi personnellement, je m'en fous, mais je ne suis pas sûr que ce soit le cas de tout le monde.

— Je ne suis pas un pédé... Et Renaud non plus, j'en suis sûr.

Laurent l'observa un moment, avant de se mettre à sourire.

— Super. Bonne nouvelle. Si tu aimes les nanas, je pourrai t'emmener dans des endroits sympas quand on rentrera. Tu verras, il y en a à foison ! En attendant, on n'est pas ici pour passer des vacances...

Au bout de trois jours, il regagna fièrement le campement en compagnie de Laurent. Son équipe s'en sortait haut la main et tandis qu'il remettait les trois brassards qu'il avait récupérés, il nota avec plaisir le regard admiratif que certains lui lancèrent. Lorsqu'il retrouva les tours de sa cité après ces quelques jours d'évasion, Valentin se sentait différent. Il avait enfin l'impression de faire partie de l'organisation et d'avoir été admis comme l'un des leurs.

## 15

— Non ! hurla Nicolas, immobile dans l’embrasure de la porte.

— Qu’est-ce qui se passe ? demanda son père sans comprendre.

— Non, non, et non ! reprit-il avant d’éclater en sanglots et de rejoindre sa chambre en courant.

Antoine regarda Anne d’un air interdit.

— Tu as une idée de ce qui se passe ?

— Le bureau, glissa celle-ci. Je suis sûre que c’est le bureau...

— Mais c’est beaucoup plus pratique comme ça. Au moins, je ne lui tourne pas le dos, on peut se voir !

— Tu sais comment il est quand on change ses habitudes... Viens, on va remettre la table à sa place pour voir si c’est bien ça.

Ils réinstallèrent la petite table de travail derrière le bureau de son père et Anne se rendit dans la chambre de Nicolas.

— Viens avec moi, glissa-t-elle dans l’oreille du petit garçon.

Celui-ci se leva à contrecœur et suivit sa mère jusqu’au bureau de son père. Un large sourire se dessina sur son visage en voyant que la table avait retrouvé sa place. Il s’installa et commença à travailler, comme si de rien n’était.

Cela faisait plus de deux ans que Nicolas avait quitté l’école maternelle et les difficultés s’étaient accumulées sur leur chemin. Après maintes démarches, une place dans une classe d’intégration scolaire autiste leur avait été attribuée. Toutefois, cette tentative s’était révélée désastreuse. Nicolas avait rapidement pris en grippe sa nouvelle école et cette période avait été particulièrement éprouvante. De nouveau muré dans son silence, allant jusqu’à refuser de s’alimenter comme c’était souvent le cas lorsqu’il se trouvait dans cet état d’esprit. Après quelques mois de nuits sans sommeil et de crises d’angoisse, ils l’avaient retiré de cet établissement.

C'est finalement grâce à une association qu'ils avaient pu trouver la solution. Situé à mi-chemin entre l'établissement scolaire et l'institut médicalisé, ce centre avait été créé à l'origine par le père d'un enfant autiste. S'il bénéficiait d'un certain nombre de subventions, celui-ci était cependant en grande partie financé par des fonds privés, permettant ainsi à des parents comme eux d'y confier leur enfant pour une somme raisonnable. Il offrait une grande souplesse et accueillait les enfants selon leurs besoins. Le personnel efficace et bien formé s'efforçait de s'adapter au rythme et aux particularités de chacun.

Nicolas s'y rendait une journée par semaine, tandis que le reste du temps, Anne prenait en main son éducation et le faisait travailler à la maison. Plusieurs mois avaient été nécessaires pour qu'il s'adapte à ce nouveau cadre de vie, mais aujourd'hui, Nicolas y trouvait même un certain plaisir, surtout depuis qu'une petite fille prénommée Mathilde avait rejoint l'établissement. Elles n'étaient guère nombreuses au centre, cette déficience semblant s'attaquer plus fréquemment aux garçons. Un peu plus âgée que lui, ils semblaient avoir beaucoup de points en commun et étaient inséparables lorsqu'ils se retrouvaient là-bas. Pour la première fois, Nicolas se liait d'amitié avec un autre enfant, ce qui les avait profondément réjouis. Ils avaient rencontré les parents de Mathilde, un couple sympathique originaire de Martinique, et le fait de pouvoir discuter de leurs problèmes et de comparer leurs expériences leur avait fait le plus grand bien.

— Viens voir, Nicolas. On a une surprise pour toi.

Antoine et Anne entraînent le petit garçon vers le bureau et un magnifique sourire illumina son visage lorsqu'il découvrit l'ordinateur flambant neuf qui trônait sur sa petite table.

— Il est à moi ? demanda-t-il en regardant ses parents l'un après l'autre. Vraiment ?

— Oui, répondit son père. Viens, je vais te montrer quelque chose. Tu vois tous ces icônes ? Ce sont des jeux que j'ai créés, spécialement pour toi.

Un adorable petit personnage fit son apparition tandis que Nicolas cliquait sur l'un des icônes.

— Il va t'expliquer ce que tu dois faire. À toi de jouer, maintenant.

Ses parents échangèrent un sourire en voyant l'enfant captivé par son nouveau jeu. Antoine avait consacré un certain temps à réaliser ces programmes, destinés à lui apprendre de manière ludique les règles sociales et le savoir-vivre. Un jeu dont le petit héros découvrait le monde et devait réagir de façon adaptée.

Depuis un certain temps déjà, ils avaient remarqué la fascination de Nicolas pour les ordinateurs, son plaisir évident lorsqu'on l'autorisait à les manipuler, et sa facilité déconcertante pour en comprendre le fonctionnement. Peut-être simplement parce qu'il voyait son père passer sa journée devant... Toujours est-il qu'ils y avaient vu un outil pour l'aider dans son apprentissage.

Une certaine routine s'était installée dans leur vie, qui leur convenait à tous les trois. Les journées à la maison se déroulaient selon un rythme immuable. L'ordinateur s'était révélé être une excellente idée. Clairement, Nicolas se sentait à l'aise et rassuré en présence d'un écran et Anne s'en servait pour le guider vers une certaine autonomie. Elle laissait l'enfant travailler seul et à son rythme sur des exercices qu'elle avait pris soin de préparer. Puis lorsqu'elle rentrait du collège, ils s'installaient tous deux sur la petite table ronde afin de les corriger, en prenant le temps d'étudier les erreurs commises et les problèmes rencontrés.

Elle avait remarqué qu'un exercice sur lequel il butait lorsqu'elle lui présentait dans un livre classique devenait pour lui d'une simplicité déconcertante lorsqu'il visualisait le libellé sur son ordinateur, après qu'elle ait pris soin de le préparer en utilisant différentes couleurs et polices de caractères pour l'aider à comprendre les consignes.

— Qu'est-ce qui se passe, Nicolas ? interrogea sa mère en le voyant fixer l'écran d'un air décomposé.

— Le 9, maman, le 9...

— Quoi le 9 ? Explique-moi, je ne comprends pas...

— Le 9 doit toujours être bleu, Maman, comme le ciel... Le 9 a besoin d'espace et d'infini, sinon il est tellement triste...

Elle s'empressa de corriger son erreur. Il lui avait fallu du temps pour remarquer l'étrange rapport qu'il entretenait avec les mots, les

chiffres, les formes et les couleurs. Comme si chaque terme dégageait pour lui une image vivante et colorée, qui l'aidait à le mémoriser, à en comprendre la signification et à le classer. Si elle en percevait les grandes lignes, elle avait du mal à en déceler les particularités. Et ce système possédait des limites, lorsqu'un mot et l'image qu'il évoquait semblaient tellement incompatibles dans l'esprit du petit garçon qu'il se révélait alors incapable de le retenir, allant même jusqu'à le mettre mal à l'aise ou le rendre irascible. Nicolas tournait parfois vers elle un regard étonné lorsqu'elle essayait de lui expliquer qu'elle ne pouvait pas voir la même chose que lui. Afin de remédier au problème, elle s'était constitué un petit répertoire où elle notait au fur et à mesure les codes attribués par Nicolas à certains nombres et à certains mots. Tel un dictionnaire qui lui permettait de communiquer avec son fils.

— Voilà. C'est mieux comme ça ?

— Oui, dit-il en se remettant à travailler sereinement. Un 2 ! reprit-il d'une voix toute excitée. Regarde maman, un 2 !

— Oui, il y a un 2.

— Il est tellement beau, le 2... Tout doré, il scintille et il sourit tout le temps. C'est normal, la boucle et le trait sont inséparables. Deux amis qui ne se quittent jamais. Comme Papa et toi, comme Doudou et moi... C'est le plus heureux des chiffres et c'est mon préféré, le 2. Pas toi ?

Elle sourit en voyant le bonheur illuminer son visage. Elle attrapa son petit répertoire tandis que Nicolas se remettait au travail et reporta consciencieusement les explications du jour :

« *Neuf : Couleur bleue – Infini* »,

« *Deux : Couleur dorée – Bonheur* ».

Au fil du temps et avec beaucoup de patience, ils avançaient. Nicolas était différent, certes, mais non dénué d'intelligence.

## 16

— Salut ! Comment va ?

Valentin leva la tête de la revue qu'il était en train de feuilleter et sourit en voyant Laurent s'affaler sur la banquette en face de lui, les vêtements trempés et le visage dégoulinant.

— Il pleut ?

— Ce n'est même plus de la pluie, c'est une véritable tempête, dehors !

— Je suis sûr que dans le Sud, il fait un magnifique ciel bleu... Tu ne regrettes toujours pas d'être venu t'installer ici ?

— Oh tu sais, le soleil, la mer... Il y a un moment où on ne fait même plus attention. Ce n'est pas non plus le paradis, là-bas.

— Je me suis toujours demandé pourquoi tu avais décidé de monter à Paris. Moi, j'aurais plutôt envie d'en partir...

— Envie de changer d'air, de découvrir la capitale. Quand ma sœur m'a proposé de m'héberger et m'a dit que son mari avait du boulot pour moi, je n'ai pas hésité bien longtemps. Franchement, je ne regrette pas, je m'amuse plutôt bien ici.

— La vie doit quand même être plus cool...

— Détrompe-toi. Les cités de Marseille, elles n'ont rien à envier à celles de Paris. La même population, les mêmes gens, les mêmes problèmes... Des étrangers partout : des nègres, des basanés, des bridés. Parfois, on n'a même plus l'impression d'être en France ! Ils veulent imposer leurs lois, leurs coutumes. Je ne supporte pas ! Tu imagines, toi, une frangine dans les bras d'un sale nègre ? Ou obligée de sortir bâchée ? Moi, ce dont je rêve, c'est d'une vraie France, peuplée de vrais français. Mais ici ou ailleurs, si on ne fait rien, on va se laisser envahir. Ils vivent à nos crochets, plombent notre système social...

— C'est pour ça que tu as voulu rejoindre les « 88 » ?

— Oui. Chez nous aussi on se bat, mais comparativement c'est de la rigolade. J'avais déjà entendu parler des « 88 ». Renaud est connu et admiré jusque chez nous. C'est une forte personnalité, un « Duce ». Il sait mener ses hommes. Il a des idées et il se donne les moyens d'aller au bout de ses projets. Dur, intransigeant, redouté parfois. Non sans raison. Il ne supporte pas la faiblesse chez les autres et il n'a d'ailleurs pas beaucoup de points faibles. Sauf un peut-être...

— Lequel ?

— Toi.

— Moi ?

— Tu ne t'en rends toujours pas compte ? Tu es son protégé, Valentin... Il accepte des choses de ta part qu'il n'accepterait jamais des autres... Comment vous êtes-vous connus ?

— Il m'a sauvé la vie, je crois... Je ne sais pas ce que je serais devenu si je ne l'avais pas rencontré.

Laurent l'observa quelques instants, avant de finir par hocher la tête.

— Tu as de la chance, je pense... Mais passons aux choses sérieuses. Je crève de soif. Je vais aller commander une bière. Tu veux quelque chose ?

— Non merci, c'est bon pour moi.

— Après, on ira se faire une partie de fléchettes, poursuivit Laurent en se levant. Tu n'as pas oublié que tu me dois une revanche, n'est-ce pas ?

Valentin lui renvoya un sourire en secouant la tête. Il regarda son compagnon se diriger vers le comptoir. Après le camp d'entraînement où ils s'étaient rencontrés, ils avaient commencé à traîner ensemble et Laurent s'était empressé de lui montrer tous ses lieux de prédilection. Aujourd'hui, ils se retrouvaient pratiquement tous les soirs, que ce soit au repaire lors des réunions ou bien pour la tournée des bars. Il avait fini par l'apprécier réellement. Les quelques années qui les séparaient et leur caractère plutôt opposé ne semblaient pas un obstacle à leur amitié. Doté d'un aplomb que Valentin lui enviait parfois, toujours de bonne humeur et prêt à faire la fête, sa compagnie était vraiment agréable. Même si parfois, l'alcool le rendait plutôt exubérant et il devenait alors difficile de placer un mot ou d'arriver à lui faire entendre raison.

Les responsables étaient presque tous réunis dans la pièce lorsque Valentin arriva ce soir-là. Renaud lui montra un siège avant d'aller s'installer à sa place habituelle.

— Assieds-toi, Valentin. Il faut que nous parlions. Tu veux toujours faire partie du mouvement ?

— Bien sûr, tu en doutes encore ?

— Alors le moment est venu de montrer ce que tu sais faire... Ce n'est qu'une fois que tu auras prouvé ton dévouement et ta fidélité que tu pourras porter l'insigne.

Renaud prit le temps de lui expliquer en détail ce qu'ils attendaient de lui, tandis que les autres participants écoutaient silencieusement.

— Vous êtes sûrs qu'il n'y aura plus personne ?

— Cet institut n'accueille les malades que pendant la journée. Tout le monde quitte ce bâtiment vers 19 heures. À 20 heures, je te le garantis, il sera vide.

— Pourquoi, Renaud, à quoi tout cela va servir ?

— Les malades mentaux sont un poids pour la Société. Ils sont improductifs, inutiles. Cet institut coûte beaucoup trop d'argent à tout le monde : à toi, à moi... De l'argent qui serait grandement nécessaire ailleurs. C'est un véritable gaspillage que de consacrer de telles sommes simplement pour accueillir quelques enfants dans la journée. C'est à leur famille de les prendre en charge, si elles le souhaitent, pas à la Société.

Il resta songeur un moment avant de poursuivre.

— « *La nature ne destine à vivre que les meilleurs et anéantit les faibles* »... Personne ne devrait aller à l'encontre de la nature, Valentin. Je ne parle pas de les tuer, bien entendu. Simplement de cesser de les aider à survivre... Pour une vie qui n'apportera rien, ni à eux, ni au monde.

Valentin resta silencieux quelques instants. Il n'était pas sûr d'adhérer totalement à cette vision des choses. Mais après tout, on lui demandait juste de détruire un bâtiment, pas de tuer des innocents. Il regarda les hommes assis autour de la table qui l'observaient sans rien dire et n'hésita pas longtemps. Si c'était le moyen pour lui de leur montrer sa valeur et de devenir enfin un membre du mouvement à part entière...

— D'autres m'accompagneront ?

Renaud répondit d'un signe affirmatif.

— Vous serez plusieurs. Mais ce sera à toi et à Laurent d'organiser toute l'opération. Vous savez maintenant comment fabriquer des explosifs. Vous disposez ici de tout le matériel nécessaire.

Valentin eut un signe de tête.

— Vous pouvez compter sur moi. Je vous promets de ne pas vous décevoir.

Renaud le regarda en souriant.

— J'en suis sûr. Prends une bière, maintenant, histoire de trinquer en attendant de fêter plus dignement la réussite de ta mission...

Pendant près d'une semaine, Valentin se rendit tous les jours au repaire pour y retrouver Laurent. Malgré ses vingt-deux ans, ce dernier n'avait toujours pas le droit d'arborer leur écusson. Il n'avait pas encore eu l'occasion de faire ses preuves. Ils étaient conscients l'un et l'autre de la nécessité de réussir la mission qui leur avait été confiée et ils s'investirent pleinement dans leur travail.

Si le maniement des explosifs leur avait déjà été clairement expliqué, c'était la première fois qu'ils étaient amenés à fabriquer eux-mêmes des bombes artisanales. Le repaire était un véritable arsenal de guerre et, comme Renaud le leur avait indiqué, ils n'eurent aucune difficulté pour trouver tout ce dont ils avaient besoin.

— C'est OK pour moi, lança Laurent avec un regard satisfait sur le matériel étalé sur la table. Tu en es où ?

— Je pense que c'est bon aussi. On pourrait lancer l'opération mercredi soir ?

— Il faut prévenir les autres. On fera le point demain. En attendant, on n'a plus rien à faire ici. On va s'amuser un peu ?

Valentin approuva en ramassant ses affaires.

Le rendez-vous avait été fixé à 19 h 30 et Valentin se sentait dans un état d'excitation et d'impatience difficilement supportable. Lorsqu'ils arrivèrent à destination, il était plus de 20 h 30, mais de la lumière brillait encore dans les locaux.

— Ne t'inquiète pas, ils laissent sûrement de l'éclairage pendant la nuit. Renaud a dit que tout le monde quittait les lieux à 19 heures.

— Mais s'il reste encore quelqu'un ?

— Crois-tu qu'il existerait des gens assez stupides pour faire des heures supplémentaires dans un endroit pareil ? répondit Laurent en riant. Non, c'est bon. Tu es prêt ou tu flippes ? Si tu veux, je m'en occupe tout seul...

Valentin secoua la tête.

— Non, on fait comme prévu.

Ils s'approchèrent chacun d'une fenêtre qu'ils brisèrent sans difficulté grâce aux marteaux qu'ils avaient amenés dans leur besace, puis lancèrent leurs projectiles à l'intérieur des locaux. Ils eurent le temps de s'éloigner suffisamment, avant d'entendre plusieurs explosions et de voir les flammes envahir le bâtiment.

## 17

Lorsqu'Anne regagna la maison ce jour-là, Antoine se rendit compte immédiatement en voyant son visage défait que quelque chose de grave s'était produit. Il quitta son bureau où Nicolas était toujours installé et accompagna sa femme dans la cuisine.

— Que s'est-il passé ?

— Tu n'as pas écouté les informations ?

— Non, pas vraiment aujourd'hui... Pourquoi ?

— J'ai eu un appel d'Annabelle. C'est au sujet du centre... Il y a eu un incendie, hier soir. Les locaux sont complètement détruits. Mais ce n'est pas le pire...

Elle avait du mal à retenir ses larmes.

— Mathilde se trouvait à l'étage, avec la directrice. Les autres enfants étaient déjà partis, mais Annabelle et Pierre avaient du retard. Le feu s'est rapidement propagé au rez-de-chaussée et dans les escaliers. Elles se sont retrouvées coincées toutes les deux, elles n'ont pas pu descendre à temps. La directrice est hospitalisée dans un état grave. Ils ne savent pas encore si elle va s'en sortir. Quant à Mathilde... c'était trop tard... La police parle d'un incendie volontaire...

— Mon Dieu... Comment vont Annabelle et Pierre ?

— Très mal, tu t'en doutes...

Il la prit dans ses bras et ils restèrent longtemps serrés l'un contre l'autre.

— Il va falloir annoncer la nouvelle à Nicolas... Je ne sais pas comment...

Une semaine s'était écoulée depuis les tristes événements qui avaient détruit le centre. Si Anne et Antoine avaient pris soin d'expliquer à Nicolas qu'il ne pourrait pas y retourner pendant un

certain temps, ils n'avaient pas encore trouvé le courage de lui annoncer le décès de Mathilde.

La maman d'Anne était venue quelques jours chez eux et ils avaient profité de sa visite pour lui confier Nicolas et passer du temps auprès de leurs amis, cherchant à leur apporter un peu d'aide et de réconfort. L'enterrement de la petite fille avait eu lieu la veille, une cérémonie simple et dans la plus stricte intimité.

Nicolas adorait sa grand-mère et cette dernière le lui rendait bien. Elle l'avait toujours accepté comme il était, l'encourageant sans cesse et s'occupant de lui avec une patience infinie. Sa présence avait permis d'égayer un peu la maison, mais l'heure du départ avait sonné et elle était repartie dans le courant de l'après-midi.

Après un dîner rapide, Anne s'occupa de coucher Nicolas avant de rejoindre Antoine installé devant la télévision. Ils regardèrent tous deux la fin du film, puis s'attardèrent devant les actualités. Les photos de Mathilde et de la directrice du centre apparurent sur l'écran, tandis que le présentateur faisait le point du déroulement de l'enquête de police : *« Retour au triste incendie qui a ravagé un centre médicalisé de la banlieue parisienne il y a une dizaine de jours. Une deuxième victime est à déplorer, avec le décès de la directrice de l'établissement qui a succombé à ses blessures. La thèse de l'incendie volontaire a été confirmée. L'un des responsables présumés semble être proche d'un groupe d'extrême droite dont les activités faisaient déjà l'objet d'une surveillance... »*. Les photos de la jeune femme et de la petite fille s'effacèrent pour être remplacées par le portrait d'un jeune homme se tenant fièrement devant un symbole nazi.

— Mathilde est morte ?

Anne et Antoine sursautèrent tous les deux en entendant la voix de Nicolas et se retournèrent pour découvrir le petit garçon debout à la porte du salon.

— Nicolas, qu'est-ce que tu fais là ?

— Je n'arrivais pas à dormir... Mathilde est morte, Maman ? Ça veut dire que je ne la reverrai pas ? Plus jamais ? demanda-t-il d'une voix désespérée.

Ses parents échangèrent un regard affolé. Anne finit par trouver le courage de répondre.

— Oui Nicolas, elle nous a quittés...

— Elle ne nous a pas quittés, Maman, elle ne voulait pas s'en aller. Elle est morte. Et quand on est mort, on ne revient jamais. C'est ce monsieur qui l'a fait mourir ?

Antoine s'empressa d'éteindre la télévision.

— Peut-être, on ne sait pas pour le moment.

— Si, c'est lui. Ils l'ont dit à la télévision... Pourquoi il a fait ça ?

— Il y a des gens qui ont un cœur de pierre, Nicolas...

— Comment font-ils pour vivre, s'ils n'ont pas un vrai cœur avec du sang ?

— Excuse-moi, c'est une image... Cela veut dire qu'ils sont méchants et qu'ils font du mal parfois sans raison.

— Mathilde, elle n'aurait jamais fait de mal à personne ! s'exclama le petit garçon en éclatant en sanglots, avant de s'enfuir dans sa chambre.

Anne sentit les larmes couler sur son visage.

— Reste là, je vais lui parler, souffla Antoine en se levant.

Les semaines qui suivirent furent un véritable cauchemar. Nicolas n'était plus le même. Anne et Antoine ne purent que constater avec impuissance le vide qui émanait désormais de son regard. Comme s'ils étaient revenus plusieurs années en arrière et que tous les progrès réalisés ces derniers temps s'étaient envolés. Plus rien ni personne ne l'intéressait. Le contact semblait rompu, même avec ses propres parents. Aucun mot ne sortait plus de sa bouche. Peut-être avaient-ils commis une erreur en cherchant à trop le protéger. Il avait découvert brutalement la cruauté dont le monde était capable et, face à son incapacité à la comprendre, il préférait se réfugier dans son propre univers.

Ils avaient tenté de maintenir le rythme habituel et Nicolas s'installait dans le bureau d'Antoine en attendant le retour de sa mère. Mais le travail préparé par Anne ne servait plus à rien. Il passait des heures immobile devant son écran figé. Ils auraient aimé lui reparler de ce qui s'était passé, toutefois la simple évocation du prénom de Mathilde avait suffi à déclencher une crise d'épilepsie qui les avait conduits en urgence à l'hôpital. Ils n'avaient plus jamais abordé le sujet. Ils ne savaient plus quoi faire et commençaient à désespérer.

Jusqu'à ce matin où ils ne trouvèrent pas Nicolas dans son lit lorsqu'ils se réveillèrent. Affolés, ils redoutèrent le pire. Mais ils ne tardèrent pas à le découvrir, sagement installé dans le bureau de son père, son ordinateur allumé. Il leva la tête en voyant ses parents entrer dans la pièce et, pour la première fois depuis de nombreuses semaines, le son de sa voix s'éleva à nouveau dans la maison.

— Je n'avais plus envie de rester dans mon lit...

Il observa quelques instants le visage inquiet de ses parents et poursuivit d'un ton ennuyé.

— Je n'ai touché à rien, Papa... Je ne voulais pas faire de bêtise, je croyais que je pouvais venir ici, même si tu n'étais pas là...

— Ce n'est rien, Nicolas, on se demandait juste où tu étais passé.

— Tu viens prendre ton petit-déjeuner ? rajouta sa mère.

Le petit garçon acquiesça de la tête, éteignit l'ordinateur et se dirigea vers la cuisine avec ses parents.

La crise semblait passée et ses parents purent souffler à nouveau. Nicolas se remit à travailler normalement, à jouer avec les logiciels de son père et à retourner sur ses sites pour enfants. Sa passion pour l'ordinateur se réveilla. Antoine l'observait souvent lorsqu'il pianotait dessus, et il constata avec soulagement que le petit garçon paraissait de nouveau s'intéresser au monde extérieur. L'ordinateur jouait sur lui un rôle apaisant. Le jour où Nicolas sollicita l'autorisation de l'emmener dans sa chambre pour jouer un peu le soir avant de dormir, ils n'hésitèrent pas longtemps avant de donner leur accord. Trop heureux de le voir vivre à nouveau.

Ce n'est qu'au mois d'avril suivant, six mois après les événements, que le centre rouvrit ses portes pour accueillir à nouveau des enfants. Mais lorsqu'ils évoquèrent avec Nicolas la possibilité d'y retourner, ils virent son visage se fermer. Ils jugèrent préférable de ne pas insister.

## 18

Les trois hommes descendirent de la voiture et s'engagèrent dans la forêt.

— Où va-t-on ? demanda Laurent.

— Dans un endroit où ils ne pourront pas te retrouver. Il faut te mettre à l'abri en attendant que les choses se calment.

Au bout d'une dizaine de minutes, ils atteignirent une petite clairière isolée. Renaud était assis sur un rocher, entouré de deux skinheads que Laurent connaissait de vue, même s'il n'avait jamais réellement eu l'occasion de discuter avec eux. Renaud l'observa longuement sans dire un mot et Laurent commença à se sentir mal à l'aise.

— Je suis désolé, Renaud. Je ne sais pas ce qui s'est passé...

— Nous, si. Si les flics ont pu remonter jusqu'à nous, c'est de ta faute.

— Je ne vous ai jamais dénoncés... D'ailleurs, ils n'ont aucune preuve que vous êtes mêlés à ça !

— Non, heureusement. Mais clairement tu as trop parlé, ce qui est une grave infraction au règlement.

Laurent se souvint avec amertume de cette fameuse soirée. Le bâtiment en flammes qu'ils avaient observé quelques instants avant de déguerpir et de rejoindre le repaire. La réunion pour faire un débriefing. Tout allait bien à ce moment-là. Il était plus de minuit lorsque le groupe s'était séparé. Valentin avait préféré rentrer chez lui. Mais de son côté, excité et encore rempli d'adrénaline, il n'avait pu résister à l'appel des bars. Les verres s'étaient succédé pour arroser l'événement. Pour finir, il s'était réveillé le lendemain matin dans les bras d'une jeune femme qu'il ne se souvenait même plus avoir rencontrée.

Il était incapable de se rappeler ses paroles, mais il s'était sûrement un peu trop vanté de ses exploits. Deux jours plus tard, les flics débarquaient chez sa sœur. Il avait eu la chance de pouvoir s'enfuir, pour se réfugier dans le Sud où certaines relations avaient accepté de l'héberger provisoirement. Sa photo avait été largement diffusée dans les journaux et les médias, l'obligeant à modifier quelque peu son apparence. Mais même ainsi, il sortait le moins possible de la planque qu'on lui avait trouvée.

Lorsqu'il avait repris contact avec Renaud pour lui demander son aide et ses instructions, il n'avait jamais douté un seul instant que le mouvement lui apporterait son soutien et l'aiderait à se sortir de cette situation délicate. Et c'est plein d'espoir qu'il s'était rendu à ce rendez-vous. Mais face au regard implacable de Renaud, il commençait à réaliser que les événements risquaient fort de prendre une tournure totalement différente.

Tandis que les coups commençaient à pleuvoir, Laurent comprit qu'il ne ressortirait plus vivant de cette clairière. Des images se formèrent dans sa tête. C'était donc vrai que lorsque la mort arrivait, le film de sa vie se mettait à défiler ? Jamais il n'aurait pu imaginer que tout se terminerait ainsi. Il avait sans doute commis beaucoup d'erreurs et les remords commencèrent à l'envahir. Il eut une pensée pour Valentin, se demandant si celui-ci était au courant de ce qui se passait, avant de sombrer dans l'inconscience.

Les skinheads continuèrent à le frapper sauvagement pendant un long moment. Lorsqu'ils s'arrêtèrent enfin, le corps sans vie était totalement méconnaissable. Ils se tournèrent vers Renaud, resté assis sur son rocher, qui s'était contenté d'observer la scène sans faire le moindre geste.

— On l'enterre, Renaud ?

— Ce n'est pas nécessaire. Les animaux se chargeront de ce qui reste. On s'en va, maintenant.

Renaud releva la tête de ses papiers avec un sourire en voyant Valentin entrer dans la pièce.

— On te voit moins, en ce moment. Tout va bien ?

Le jeune homme eut un léger signe de tête.

— Je voulais te parler, Renaud...

— Vas-y, je t'écoute.

— Je n'arrive plus à dormir, depuis cette histoire...

— Tu n'as pas de souci à te faire. Ils ne pourront pas remonter jusqu'à toi.

Le jeune homme secoua la tête.

— Ce n'est pas ça. J'ai tué deux innocents ! Une jeune femme et une gamine. La femme avait deux enfants en bas âge. Ils ne reverront plus jamais leur mère... La gamine avait à peine une douzaine d'années...

Il marqua une pause avant de regarder Renaud droit dans les yeux.

— Tu peux me promettre que tu ignorais leur présence, n'est-ce pas ?

Renaud posa le stylo qu'il tenait encore dans la main et lui fit signe de s'asseoir à côté de lui.

— Je te le promets. Elles n'auraient jamais dû se trouver dans ces locaux. Mais quand bien même nous l'aurions su, est-ce que ça doit réellement changer quelque chose ? Cette gamine, elle est sûrement mieux là où elle est. Quant à l'infirmière... Nous sommes en guerre, Valentin, et il y a toujours d'innocentes victimes durant une guerre. C'est ce qu'on appelle un dommage collatéral...

— Est-ce réellement une guerre ? Et contre qui ?

— Contre ce gouvernement laxiste, hypocrite et corrompu, qui gaspille honteusement l'argent des contribuables. Notre argent. Contre tous ceux qui s'appuient sur la finance et le capitalisme pour asservir le peuple. Contre cette justice qui ne protège que les gangsters et la racaille... Contre tous ceux qui prônent l'ouverture des frontières et qui polluent ainsi notre identité ethnique historique. Notre rôle est de faire le ménage, de protéger notre race et la grandeur de notre pays.

— Et c'est le seul moyen ?

— Malheureusement oui, j'en suis convaincu. Les politiciens ont une langue de bois. Ils parlent, mais n'agissent pas. Nous devons créer notre armée, réagir et nous battre, jusqu'à ce que nous atteignions enfin ce but. Pour l'avenir de la France.

Renaud posa sa main sur son épaule.

— Aujourd'hui, tu fais partie des nôtres. Tu as prouvé ta force et ton courage. J'ai mis beaucoup d'espoir en toi, ne me déçois pas...

Le jeune homme secoua la tête.

— Je ne sais pas... Me battre, oui. Défendre des idées, oui. Mais tuer, je ne suis pas sûr d'en être capable...

Valentin resta un long moment silencieux, les yeux perdus dans le vague.

— Tu peux me dire où est Laurent ? finit-il par demander.

— À l'abri. Dans un endroit où personne ne pourra le trouver. Il a commis une énorme erreur et a failli mettre en danger notre mouvement. Il faut qu'il se fasse oublier.

— J'aimerais le voir.

— C'est impossible pour le moment. Trop risqué. Tu le retrouveras un jour.

— Mais il va bien ?

Renaud se contenta d'acquiescer.

— Il y a des bruits qui courent...

— Fais-moi confiance, Valentin. Il est bien là où il est.

Ce dernier afficha un certain soulagement.

— Je crois que je vais rentrer, je suis fatigué. Ne m'en veux pas.

— D'accord. On te voit demain ? Nous avons une réunion très importante. Il faut redéfinir nos cibles et nos objectifs. J'aimerais réellement que tu sois présent...

Le jeune homme hésita un instant avant d'accepter.

— Je viendrai. À demain, Renaud.

Renaud resta pensif en le regardant partir. Il s'était attaché à lui et avait toujours soutenu sa présence au sein du groupe, malgré certaines oppositions qu'il avait rencontrées. Il devait reconnaître qu'il n'avait pas toujours joué franc jeu avec lui, mais c'était pour son bien. Il avait besoin de temps pour apprendre, comprendre et accepter la vérité. Valentin devait absolument se reprendre. S'il commençait à afficher ses doutes de manière trop visible, s'il commençait à poser des difficultés, il ne pourrait pas continuer à le protéger. Il faudrait qu'il agisse. Tout manquement au règlement devait être sanctionné. Même pour lui. C'était le seul moyen d'obtenir le respect des autres.

Il chassa ces idées inopportunes d'un mouvement de tête. Quittant la pièce, il rejoignit son bureau. Ce soir, il avait prévu de travailler sur leur site Web et il en avait pour un certain temps.

## 19

Un pinceau à la main, Anne regardait son tableau pratiquement terminé. Quelques touches de couleur de-ci de-là pour figurer certains détails et il pourrait prendre place à côté des autres. Les murs de la maison ne seraient bientôt plus assez nombreux pour accueillir ses toiles et il faudrait sans doute un jour qu'elle fasse des choix. Mais ce moment viendrait bien assez tôt. Elle jeta un coup d'œil sur Antoine, confortablement installé dans le canapé en train de regarder un documentaire sur la Seconde Guerre mondiale. Il avait toujours été passionné par l'Histoire et cette époque en particulier le fascinait, comme le prouvaient d'ailleurs les nombreux livres sur le sujet soigneusement rangés dans la bibliothèque.

Absorbés dans leurs occupations, aucun des deux n'entendit la porte de la cuisine donnant sur le jardin s'ouvrir, et ce n'est qu'au moment où les trois hommes firent irruption dans la pièce qu'ils levèrent la tête d'un air surpris. Anne lança un regard effrayé à son mari, avant de reporter son attention sur les hommes au crâne rasé qui les observaient avec une mine patibulaire, dont les intentions ne semblaient pas des plus amicales. Antoine fit mine de se lever, mais l'un d'eux eut un petit geste dissuasif.

— Je serais à votre place, je n'en ferais rien... se contenta-t-il de dire. Restez assis.

Il se tourna vers Anne avant d'ajouter :

— Quant à vous, venez donc ici, dit-il en montrant le fauteuil.

Anne s'exécuta sans dire un mot, tandis que l'homme reportait son attention sur Antoine.

— Vous auriez dû réfléchir avant de vous mêler de nos affaires. Pour commencer, nous avons quelques questions à vous poser. C'était votre idée, ou bien avez-vous fait ce travail pour le compte de quelqu'un ?

— J'ignore de quoi vous voulez parler...

— Ce n'est pas la bonne réponse, dit-il en lui assénant un violent coup sur le visage.

— Je vous assure... reprit Antoine en essuyant son nez duquel s'échappait un flot de sang.

— Je vais vous rafraîchir la mémoire... Il n'était pas suffisant de détruire nos bases de données ? Ce virus qui s'est propagé sur les ordinateurs des membres de notre groupe a causé des dégâts irrémediables.

— J'ignore qui vous êtes...

— Des hommes qui estiment qu'il est temps de mettre de l'ordre dans notre société et que certaines sous-races devraient être éradiquées... Et je crains que vous n'en fassiez partie, dit-il en se remettant à le frapper. Avec qui ou pour qui travaillez-vous ?

Antoine secoua la tête avec impuissance. L'un des hommes s'approcha de la bibliothèque et se mit à contempler les nombreux ouvrages qui la remplissaient, avant d'intervenir.

— Lectures très instructives, dit-il en sortant les livres qui traitaient de la Seconde Guerre mondiale, tout en les jetant par terre l'un après l'autre. Monsieur travaille peut-être seul, en fin de compte... Si ça se trouve, c'est peut-être même un sale juif...

— Peut-être serez-vous plus bavard si Madame vous le demande ? reprit son collègue en s'approchant d'Anne.

— Ne lui faites pas de mal...

— Tout dépendra de vous. Vous pourrez connaître, vous et elle, une fin rapide, ou bien cela pourra durer un peu plus longtemps... En tout état de cause, votre avenir me semble assez compromis. Mais avant tout, nous voulons des réponses. Avez-vous réellement cru que nous ne pourrions pas remonter jusqu'à vous ? Vous êtes sans doute un informaticien très doué, mais pas très prudent...

Tandis que les coups continuaient à pleuvoir, un éclair de compréhension traversa l'esprit d'Antoine et les morceaux du puzzle se mirent doucement en place. Un groupe d'extrême droite, une attaque informatique partie de cette maison, Mathilde... Il échangea un regard avec Anne, dont le visage était couvert de larmes, et vit que celle-ci commençait à comprendre également. Nicolas était très doué avec son ordinateur, cela sautait aux yeux. Le petit garçon lui avait parfois posé des questions qui n'avaient pas manqué de le surprendre

et qui laissaient supposer un degré de compréhension totalement inhabituel pour un enfant de son âge. À l'époque, il trouvait ça amusant et en ressentait même une certaine fierté. Ces heures passées dans son bureau, à observer son père travailler, ce refus de bouger sa table, pour l'installer à un endroit où le petit garçon n'aurait plus aucune visibilité sur son propre écran. Il avait beaucoup appris, plus qu'ils n'auraient pu l'imaginer. Ils n'avaient rien vu, rien compris... Nicolas avait passé beaucoup de temps sur son ordinateur ces derniers temps. Ils auraient sûrement dû surveiller plus attentivement ses occupations. Cette longue période d'apathie, ce soudain regain d'intérêt pour ce qui l'entourait, et son souhait d'emporter son portable dans sa chambre. Son air fatigué certains matins, quand ses nuits avaient sans doute été beaucoup trop occupées. Mon Dieu, Nicolas...

Les skinheads ne semblaient pas avoir conscience de la présence d'un enfant dans la maison. Sinon, ils se seraient sûrement rendus dans la chambre. Il fallait à tout prix qu'ils continuent à l'ignorer. De toute manière, il avait bien compris que ni lui, ni Anne ne finiraient cette nuit encore vivants, sauf si un miracle se produisait.

— Je travaille seul. L'histoire a montré ce que des groupuscules comme les vôtres étaient capables de réaliser et je n'ai jamais pu le supporter... Personne d'autre n'est intervenu ou n'était au courant. Pas même ma femme. Laissez-la en vie, je vous en prie...

— Vous pensez sans doute que nous allons laisser des témoins vivants ? Vous êtes décidément terriblement idiot...

Anne pleurait silencieusement en voyant les coups continuer à s'abattre sur Antoine. Elle leva les yeux et frémit en découvrant la silhouette de Nicolas qui se tenait dans l'embrasure de la porte. Il observait son père couvert de sang et les deux hommes qui se tenaient à ses côtés. Son regard interrogateur se tourna vers sa mère, dont le cœur se serra en découvrant son visage décomposé et ses yeux remplis de larmes. « *Sauve-toi, Nicolas. Tout de suite...* ». Elle pria pour que son fils comprenne le message silencieux. Si Dieu existait réellement, il ne pouvait laisser un enfant comme lui entre leurs mains. Il baissa la tête, avant de s'en aller silencieusement, comme il était venu. Lorsque les deux hommes cessèrent de frapper son mari, elle savait que celui-ci ne se relèverait plus jamais.

— Et si on s'occupait un peu de vous, maintenant ?

Son regard croisa celui du plus jeune des skinheads, qui était resté à l'écart jusqu'à présent et n'avait pas prononcé le moindre mot. Elle eut l'impression d'y lire de la tristesse et de la pitié. Mais lorsqu'elle retourna la tête vers les deux autres, elle sut qu'elle n'avait plus rien à attendre de la vie. Toutefois, il lui restait encore une chose à faire : détourner l'attention de Nicolas, laisser le temps au petit garçon de s'éloigner le plus possible de cet enfer.

Nicolas quitta sa place comme un robot. Papa ne bougeait plus. Et maman voulait qu'il parte, il l'avait lu dans ses yeux et ressenti au plus profond de lui. Ces hommes avaient un cœur avec de la pierre, comme ceux qui avaient fait mourir Mathilde. Pourquoi s'en prenaient-ils toujours à ceux qui étaient gentils ? Il cessa de réfléchir et se dirigea vers sa chambre. Il s'approcha machinalement de la chaise où toutes ses affaires pour le lendemain étaient soigneusement préparées, comme chaque soir. Il commença à s'habiller, doucement. Puis il prit son petit sac à dos, glissa Doudou dedans, ouvrit la portefenêtre de sa chambre et quitta la maison. Sa maman voulait qu'il s'en aille : mais pour aller où ? Il traversa le jardin, ouvrit le petit portillon qui donnait sur le bois et se mit à avancer sans but. Il marcha un long moment, suivant le chemin qu'ils avaient l'habitude d'emprunter avec ses parents et qui menait à une sorte de petite mare, avant de s'asseoir au pied d'un arbre et de se mettre à pleurer.

Sa maison, c'était son refuge. Comme une forteresse où l'extérieur ne pouvait pas l'atteindre et le blesser. Le seul endroit où il se sentait vraiment bien, entouré de Papa et Maman. Avec eux, il n'avait pas peur. Parce qu'ils étaient toujours gentils, qu'ils ne se mettaient jamais en colère, même quand il ne comprenait pas tout de suite ou qu'il faisait une bêtise. Pas comme les autres grandes personnes. Il voyait bien que de temps en temps, ils étaient malheureux à cause de lui, et il se sentait alors envahi par la colère et l'impuissance. Il aurait aimé bien faire, être comme les autres enfants. Mais il avait beau essayer, il n'y arrivait pas. Dans ces moments-là, il n'avait d'autre choix que de se réfugier dans son propre monde, où tout devenait tellement plus facile. Celui où il ne courait aucun risque et où personne ne viendrait le déranger. Il savait que parfois, Papa et Maman se posaient des questions. Ils n'arrivaient

pas à voir ce qui se passait dans sa tête, même s'il essayait de leur expliquer. Mais en fin de compte, cela n'avait pas d'importance. Ils l'aimaient malgré tout. Et ils étaient toujours là pour lui.

Pourtant ce soir, il avait l'impression que tout son univers s'était écroulé. Il ne pouvait plus rentrer à la maison et Papa et Maman n'étaient pas à ses côtés pour lui dire quoi faire. Il pensa à Mamy, la seule autre grande personne qui ne lui faisait pas peur. Cependant, elle habitait loin et il ne savait même pas à quel endroit.

Le visage de Mathilde se forma dans son esprit. Comment aurait-elle réagi si elle s'était retrouvée à sa place ? Mathilde trouvait toujours des solutions. Elle était la seule amie réelle qu'il n'ait jamais eue. Parce qu'ils parlaient le même langage et partageaient les mêmes passions, ce qui avait engendré un sentiment de complicité qu'il n'avait jamais connu auparavant. Ils pouvaient discuter ensemble pendant des heures, ou simplement rester immobiles assis l'un à côté de l'autre. Elle était plus grande que lui et avait compris des choses qu'il ignorait encore, partageant avec lui ses expériences passées. Comme la fois où ils avaient parlé de ce qui se passait à l'époque dans la cour de l'école. Quand les autres enfants tournaient autour de lui en se moquant et en le traitant d'idiot, jusqu'à ce qu'il se mette à taper des pieds ou à pleurer. Ce qui redoublait leurs rires. Mathilde lui avait expliqué qu'elle aussi, elle avait connu ça. Mais qu'elle avait trouvé la solution : il suffisait de penser à quelque chose de beau et de ne pas prêter attention à eux. Quand ils voyaient qu'elle ne réagissait plus, ils finissaient toujours par se lasser et par s'en aller. Cependant aujourd'hui, Mathilde était morte, elle ne parlait plus et elle ne pouvait plus l'aider.

Il sortit Doudou de son sac et le serra très fort dans ses bras. Le seul qui de tout temps ne l'avait jamais abandonné. Tous les soirs, quand il se couchait, ils partageaient des moments magiques avant de dormir. Doudou, lui, comprenait toujours ce qui se passait dans sa tête. Nicolas savourait ces instants de paix où ils se retrouvaient tous les deux, quand la peur et la solitude disparaissaient, que la petite souris se mettait à parler de sa voix enjouée et que la lumière dorée scintillait dans son esprit. Il l'approcha de son visage, qu'il se mit à caresser avec son petit museau. Le contact de la peluche et la douceur du tissu contre sa peau arrivaient toujours à l'apaiser. Il finit par s'endormir, recroquevillé par terre, le visage couvert de larmes.

C'est la lumière du jour qui le réveilla. Pendant un instant, il crut que tout cela n'était qu'un mauvais rêve, qu'il allait se retrouver dans son lit, que Maman viendrait l'embrasser pour lui dire de se lever et qu'il retrouverait toutes ses affaires préparées sur sa chaise. Mais la réalité refit surface rapidement. Il était couché dehors, par terre, il avait froid et ses parents n'étaient pas là. Il se leva, puis reprit le chemin en sens inverse pour retourner à la maison. Papa et Maman seraient sûrement là, à l'attendre. Ils devaient être terriblement inquiets. L'odeur l'incommoda alors qu'il était encore loin du jardin. Il s'approcha doucement et ne vit plus rien. Là où hier encore se tenaient sa maison, ses parents, sa vie, il n'y avait plus qu'une ruine fumante. Il aperçut de gros camions rouges garés dans le jardin et de nombreuses personnes semblaient s'affairer autour des décombres. Il ne les connaissait pas : peut-être avaient-elles des cœurs avec de la pierre, elles aussi...

Il s'enfuit en courant aussi vite que possible, avant de s'asseoir tout essoufflé sur un rocher. Où pouvait-il aller... Le souvenir de cette journée où sa maman l'avait emmené voir la belle maison blanche revint à sa mémoire. Lorsqu'elle avait peint le premier tableau représentant cette maison, il était resté émerveillé. Ses jolis toits ronds et ses murs d'une blancheur immaculée, mis en valeur par un ciel d'un bleu lumineux. Comme un nuage qui aurait fini sa route en se posant sur un petit coin de terre. Alors elle lui avait raconté son histoire, elle lui avait montré un livre avec des photos. Sa maman adorait cet endroit. D'autres tableaux représentant cette grande maison avaient suivi, mais c'est malgré tout le premier qu'elle avait réalisé qui emportait sa préférence. Ils étaient tous accrochés au mur du salon et il adorait les regarder.

Un jour, tandis qu'ils étaient assis sur le canapé en train de parler, elle lui avait proposé de l'emmener à l'endroit où elle se trouvait. Il avait tout d'abord refusé catégoriquement : c'était un lieu où il y avait beaucoup trop de monde, elle lui avait dit. Puis l'idée avait fait son chemin et l'envie de la voir dans la réalité avait pris le dessus. Ils avaient préparé cette journée comme un grand événement. Ils s'étaient rendus à pied à la gare et, pour la première fois de sa vie, il était monté dans le train. Si le trajet avait duré un certain temps, sa maman avait pris soin de lui parler sans interruption, captant son

attention grâce à toutes les histoires qu'elle lui avait racontées. Il avait réussi à oublier momentanément sa peur du monde extérieur. Il l'avait écoutée, bercé par le son de sa voix et le mouvement des mots, sans prêter la moindre attention à la foule qui l'entourait, aux bruits et aux odeurs qui habituellement le rendaient si mal à l'aise. Ils étaient finalement arrivés sur place et ils l'avaient vue. Il n'avait pas été déçu. Il n'avait jamais oublié cette journée merveilleuse.

Par la suite, elle avait bien essayé de l'emmener voir d'autres endroits, mais cela n'avait jamais été pareil. La magie n'agissait plus et il n'avait qu'une envie, c'était de regagner le silence et le calme de sa chambre. Elle avait fini par renoncer à ces sorties.

Il n'avait jamais oublié le moindre détail de cette journée. Il se mit à marcher en direction de la gare, imaginant sa mère qui se tenait à ses côtés.